

42e ANNÉE. N° 9. 1er SEPTEMBRE 1899.

LA RELIGION

(*Suite*)

(Voir la *Revue* de juillet 1899).

Mais en attendant que l'église catholique soit entrée dans le rang, prouvons rationnellement et avec preuves qu'elle doit évoluer, qu'elle doit en finir avec son système d'infaillibilité.

L'histoire, justifications en main, prouve et témoigne que l'église a failli une multitude de fois ; de ce fait il y a des certitudes incontestables. Oui, les conciles œcuméniques et les chefs de l'église catholiques sont convaincus d'erreur, d'une manière péremptoire, les témoignages fourmillent et les garanties abondent.

L'église romaine a failli dans le culte, dans la morale et dans le dogme.

Dieu lui-même est tenu de respecter en chacun la *liberté de conscience* et fait grave, les papes, en lui substituant la contrainte et la violence, se sont séparés de l'unité divine, ils en ont fait fi ; les conciles ont sanctionné cette vérité lamentable.

Pour le bien prouver, nous nous servirons de l'histoire et cela nous aidera de même, à établir que le spiritisme a commencé le mouvement

actuel, rendu inéluctablement fatal par la négation de la liberté de conscience.

Par ses missionnaires, Dieu communique aux hommes, tous doués du libre-arbitre dès leur naissance, des impulsions plus généreuses et plus larges quant à la solidarité qui doit exister entre eux; jamais il ne les force et, quoi qu'ils fassent, il les respecte paternellement, le temps et l'expérience acquise devant les lui ramener par la force d'impulsion qui est latente en eux.

Il est naturel, en conséquence, que l'impulsion vers le bien, donnée par Parabrahm d'une manière indiscontinue, selon les circonstances et surtout suivant nos besoins, exige de par la loi éternelle que nous puissions librement et pleinement correspondre à cette inspiration divine.

Dans tous ces cas d'impulsion divine, il n'est pas utile de nier la liberté de conscience, et là, les souverains pontifes et les évêques des conciles ont failli misérablement à cette liberté souveraine; ils ont édicté, contre celui qui la préconise, des peines que met en actes le bras séculier, y compris les supplices horribles et infamants créés avec un semblant de volupté.

*
* *

Ecoutons l'histoire : Dans *Fragmenta ut opera historica, frag. 6, n° 6*, nous lisons : « Je vous dis anathème, Libère, à vous et à vos partisans... Prévaricateur Libère, je vous dis une seconde et une troisième fois anathème ».

Qui parle ainsi à *Libère*? C'est un pape, *Saint-Hilaire de Poitiers* à un autre pape.

Un autre évêque d'Hermione, *Facundus*, a écrit dans *Pro defensione trium capitatorum, T. 2 et 3*. « Si l'on veut consulter les documents qu'il convient de lire, on verra que *Zosime*, évêque du siège apostolique de Rome, contredisant son prédécesseur *Saint Innocent* qui, le premier, condamna l'erreur pélagienne, loue comme vraie et catholique la foi de *Pélage* et de son complice *Celute* qu'il avait lui-même repoussée, lorsque condamné dans l'église de Carthage ce coupable en appelait au siège apostolique. On verra que Zosime, aussi, blâme les évêques d'Afrique de croire hérétiques ces deux hommes ».

Ce Facundus était très loin, ce semble, de l'opinion accréditée aujourd'hui de l'infaillibilité papale, due à une nouvelle superstition inventée par Pie IX.

Dans *Sessionnes*, 13 et 16, il est dit: « Les lettres dogmatiques de *Sergius*, et celle que lui écrivit *Honorius*, pape de Rome, étant tout à fait différentes des enseignements apostoliques, des définitions données par les saints conciles et par tous les saints et vénérables pères, mais conformes aux fausses doc-

trines des hérétiques, nous les rejetons absolument et nous les détestons comme corruptrices des âmes. Quant à ceux dont nous repoussons les doctrines irréligieuses, nous avons jeté leurs noms hors de la sainte église de Dieu. Nous avons cet avis, d'exclure de l'église et d'anathématiser avec les hérétiques, Honorius pape de l'Antique Rome, parce que nous avons trouvé dans ses écrits à Sergius, qu'il suivit en tout l'opinion de cet hérésiarque, approuvant ses doctrines impies ».

« Anathème à l'hérésiarque Honorius », dit le 3e concile œcuménique de Constantinople.

Au temps de *Saint Cyprien*, on était persuadé que l'infaillibilité papale, ce privilège surhumain, n'appartenait point aux pontifes romains; cette opinion de Saint Cyprien fut commune à 86 évêques qui l'approuvèrent dans un concile. Lire à ce sujet : *Concilium Carthagio Carthagionem tertium.*

Au synode d'un autre concile, les pères écrivent qu'ils partagent la doctrine du concile de Constantinople, par laquelle furent réprouvés les adversaires de la religion, et celui qui pense de même. *Cyrius*, *Macaire*, *Pyrrhus*, *Honorius*, *Sergius*, furent les évêques anathématisés et réprouvés par ce concile.

Nous trouvons dans *Concilium Constantinopoliàm quartum*, *sessio* 10, *définitio fidei*, qu'un autre concile œcuménique, le troisième, voulut à nouveau sanctionner le même fait de condamnation d'hérésie, celui de faussement nier l'humanité du Christ Messie, qu'un pape avait approuvé.

« Nous anathématisons *Théodore*, évêque de Pharan et *Sergius*, *Pyrrhus*, *Paul et Pierre*, évêques impis de l'église de Constantinople ; avec eux *Honorius* évêque pape de Rome, *Cyrius* d'Alexandrie, *Macaire* d'Antioche et son disciple *Etienne* qui, sectaires des mauvaises doctrines d'*Apollinaire*, d'*Eutichès* et de l'hérésiarque impie *Sévère*, ont enseigné que le corps de Dieu était animé d'une âme raisonnable, intelligente, mais dépourvue d'autorité et de volonté ».

« Tout bien considéré, la justification d'Honorius m'embarrasse bien moins qu'une autre; mais je ne veux point soulever la poussière et m'exposer au risque de cacher les chemins, a dit de *Maistre*, dans *In Papam*, t. 1, *chap.* 15 *de Maistre* ».

Au sujet des anathèmes transcrits plus haut, et de son aveu la superstition en est là !!

De crainte de couvrir ses chemins de poussière, si elle les remuait, cette superstition y reste accroupie, embarrassée et inquiète, et cependant les conciles suprêmes de l'église, incapables d'erreurs, dit-on, n'ont point manqué de déclarer la *faillite* de l'église *faillible*.

Ici les faits tombent les uns sur les autres, ils s'entrechoquent et pour-

tant le célèbre de Maistre, l'un des fauteurs de ce système, a écrit sur ces anathèmes les paroles qus nous venons de reproduire fidèlement.

* * *

Un célèbre philosophe a démontré à des princes de l'église qu'ils se sont bien grossièrement égarés, en l'accusant d'une opinion fausse, sur la déchéance des bienheureux et la négation de l'éternité possible des peines, devant la perpétuité du péché et l'exercice constamment pervers du libre-arbitre. Jean Raynaud, ce grand précurseur de la troisième révélation, celle du spiritisme actuel, voulait défendre *Terre et Ciel*, son beau livre, contre les bons pères qui l'avaient condamné au concile de Périgueux ainsi que les adhérents à ses doctrines ; conséquemment, la vraie chrétienté l'était aussi.

Ce qui prouve l'erreur de fait du concile de Périgueux, approuvé par le Saint-Siège, c'est que Jean Raynaud n'avait pas enseigné ces doctrines dites monstrueuses et que, dans ces ouvrages, il disait tout le contraire. (Nous sommes des fidèles de Jean Raynaud).

Jamais les théologiens n'ont soutenu l'infaillibilité des conciles, a dit notre philosophe dans la deuxième partie de sa réponse au concile de Périgueux, et cela à l'aide d'arguments irrésistibles et souverains.

Loin de déclarer infaillibles ces conciles, *Saint Augustin*, dans son enseignement, considère qu'on les peut contredire, « qu'eux-mêmes se corrigent les uns les autres ». Il achève sa démonstration par des preuves très documentées, telles que la suivante, dans *de Baptismo contrà Donatistas* l. 2, c. 3.

Il dit aux Donatistes, en parlant des résistances sur un point de doctrine cultuelle, que *Saint Cyprien* opposait au pape *Saint Etienne* :

« Vous avez coûtume de nous objecter les lettres de *Cyprien*... Mais qui ne sait que les lettres d'un évêque peuvent être licitement critiquées et par les sages discours d'une personne quelconque, plus habile dans les matières dont il s'agit et par l'autorité plus grave et la prudence plus éclairée d'autres évêques, et enfin par les conciles, s'il se trouve en ces lettres quelque chose qui s'écarte de la vérité?

« Les conciles, eux-mêmes, qui se tiennent en province et en chaque pays, se soumettent sans aucun trouble à l'autorité des conseils généraux qui s'assemblent de toutes les parties de la chrétienté. Enfin, jusque parmi les conciles généraux, il arrive souvent que les derniers corrigent les précédents, lorsque l'expérience a fait découvrir ce qui était caché et connaître ce qu'on ne voyait pas ». Donc Saint Augustin est bien loin de considérer les conciles comme *infaillibles*, il conclut à leur *faillibilité*.

Ecoutons d'*Ailly*, le cardinal : « Les conciles généraux, selon quelques-uns, en fait de choses qui appartiennent à la foi, ne peuvent errer. C'est un privilège particulier à l'église universelle, suivant quelques autres, d'être infaillible en la foi; cependant c'est une pieuse croyance que de penser ainsi des conciles généraux, s'ils s'appuient sur une autorité que *l'Esprit Saint inspire* sur la *divine Ecriture.* »

« Du reste, on lit dans *De Ecclesiæ autoritate, pars* 3, c. 4. Dans le t. 2 des œuvres de *Gerson*, édit. de 1806, que les conciles ont souvent erré.

« Quant à l'assertion que tous les chrétiens, individuellement, même l'église en tout son ensemble, peuvent devenir hérétiques, ou errer contre la foi, tous les fidèles, communément, semblent être d'accord sur ce point : *Questio in suis Vesperiis*, p. 680 du t. 1 des œuvres de Gerson ».

Dans *Doctrinale antiquitatum fidei*, t. 2, art. 2, c. 19, n° 7, d'une manière formelle, Netter de Walden s'exprime ainsi que suit : « Ni l'église romaine, ni l'église entière, ni sur la terre un concile général des évêques, n'ont le droit d'être crus sous peine d'infidélité. Remarquons-le, avec raison, l'Eglise n'a jamais établi par un canon ou décret, qu'elle eut une autorité infaillible et suprême en ses jugements sur la foi et ses mœurs. Aux hérétiques opiniâtres et contredisant ses décrets, nulle part elle ne l'a opposé, ni objecté, alors même que les évêques ne pouvaient ignorer que l'infaillibilité de l'église était écartée par les hérétiques, ouvertement ; elle ne l'a même pas fait au concile de Trente ».

***

La théologie du moyen âge a porté l'égarement plus loin, dès qu'elle se fut enhardie, en accréditant qu'une infaillible sagesse dirige les conciles académiques, d'une manière incessante et cela, cette théologie l'établit peu à peu, en tâtant l'opinion pour la mieux diriger.

Une seconde assertion fut tentée et crue enfin, celle-ci : que les Papes en leur enseignement sont la vérité absolue, car ils ne peuvent errer; malgré les papes qui protestent de leur faillibilité, et les conciles généraux qui ont déclaré que cet enseignement était sujet à erreur, elle a été adoptée cette assertion préméditée et voulue, pour combattre et mater la libre-pensée et ses recherches incessantes. A l'église il a fallu, pour les fidèles, la foi absolue et sans contrôle.

« Si des paroles qui furent dites à *Pierre*, par le Seigneur, a dit *Tertullien* à un souverain pontife, vous concluez qu'à toute l'église fondée par Pierre, est dévolu le pouvoir de délier et de lier, comme vous en avez la pretention, combien le Seigneur doit être offensé que vous dénaturiez et changiez ses intentions pourtant manifestes ». *De pudicitia*, c. 21.

Encore sont plus énergiques les saints évêques *Firmilien* et *Saint Cyprien*,

quant aux Papes pontifes et leur enseignement; ils discutaient un article de doctrine cultuelle, en hommes instruits et énergiques, amis de la vérité.

Saint Firmilien s'exprime ainsi : « En abandonnant l'unité, en la trahissant, *Etienne* ne comprend pas qu'il détruit la vérité fondamentale du christianisme, en l'obscurcissant; Etienne, vous êtes pire que l'ensemble des hérétiques.

« Vous raffermissez ces erreurs, vous accumulez les ténèbres de l'hérésie, vous obscurcissez sciemment l'éclat des vérités de l'église, alors que beaucoup, reconnaissant leurs erreurs parmi les hérétiques, veulent recevoir la vraie lumière du Christ et viennent à vous ». *Epistola ad Cyprianum*, p. 148 et 156 des œuvres de Saint-Cyprien, édit. de 1726.

« Vous remarquerez qu'*Etienne* s'égare de plus en plus, si vous lisez son rescrit, par lequel il s'efforce de soutenir la cause des hérétiques contre les chrétiens et l'église de Dieu. Cette épouse du Christ est descendue misérablement, au point de suivre les exemples des hérétiques.

« Oh! *Etienne!* quel malice, quel aveuglement d'esprit de ne plus reconnaître l'unité de foi, venue de Dieu le père, et de Jésus-Christ, par la tradition ». *Epistola 74 ad pompeium.*

Nous ne pouvons omettre qu'un évêque respecté et honoré, de Paris, *Jean de Courtecuisse* a dit : « Un concile général peut errer contre la foi, en déterminant une chose sacrée et sérieuse, prétendent les uns, tandis que d'autres affirmeront que ce fait ne peut arriver.

« Quant à moi, il me paraît que les raisons, aidant à la preuve d'erreurs d'un concile, sont très fortes et difficiles à combattre. Je ne me souviens pas d'avoir vu, dans toute l'écriture sacrée, ni indiquer un endroit qui permette cette conclusion : que vraisemblablement les conciles généraux puissent être infaillibles, ce qui ne se peut prouver par des raisons naturelles.

« Dans aucun écrit authentique, personne ne peut lire que cette infaillibilité ait été révélée par l'Esprit-Saint, en particulier. L'opinion, quant à ce sujet, c'est pour chacun d'adopter l'opinion la plus probable, la plus sûre, en sachant la bien choisir, avec jugement ». *Tractatus de fide, art. 3, n. 4, p. 806 du tome 1er des œuvres de Gerson, édit. de 1806.*

Or Jésus nous a tracé la voie, il faut en revenir à l'esprit de son enseignement.

***

Plus tard, après évolution, notre sphère devant arriver à un rang supérieur dans la série des mondes habités, nous devons enregistrer avec soin le pourquoi de nos recherches ultérieures.

Et sui eum non receperunt : Le Messie n'est pas reçu par les siens sur notre

terre qui dans l'harmonieux ensemble de la création est si peu de chose, et cependant, en vertu de nos traditions et de nos prophéties, nous l'avons prouvé, notre humanité était divinement préparée pour le bien accueillir.

Par ce fait essentiel du dédain de l'enseignement simple et divin du Messie, le grand Educateur, tout le dit clairement, il y eût le *rejet* de l'ancienne église si rebelle au Messie, en sa forme surannée qu'elle a conservée avec un soin jaloux à travers les mille vissicitudes de ses exodes séculaires.

Conséquemment, la synagogue de Moïse étant universellement réprouvée, il y eut cette inéluctable nécessité d'inaugurer une église nouvelle et c'est ce qui fut accompli, de l'an 1 à 400 de l'ère chrétienne.

Les disciples de Jésus veulent ignorer ou écarter le Verbe nouveau que le Maître leur apporta,que ce soit par passions folles ou faiblesses morales, que ce soit par l'intervention des désincarnés déséquilibrés qui pullulent en nos basses régions, nous incitant à l'égoïsme et à la vanité (Dieu tolère cette intervention pour respecter le libre arbitre des vivants et des morts; or, de même qu'une église nouvelle dut être créée après la venue de Jésus, il y a, pour la troisième manifestation de Dieu-Parabrahm, il y a dis-je, nécessité de fonder une église nouvelle pour établir *la religion*, en dehors de toutes les religions officielles.

Ce sera *la religion universelle*, profondément morale et sociale, scientifique et rationnelle, telle que la prévoyait le Messie ami des pauvres, telle que la désirait Allan Kardec; elle établira définitivement le véritable règne de la justice, par la solidarité effective entre tous les hommes et surtout, par la persuasion que chacun est absolument responsable de ses actes.

Mais ne prophétisons pas avant d'avoir mieux défini ce qu'elle doit être, ce que nous ferons en terminant; nous indiquerons alors quels membres de l'humanité la devront édifier, et approximativement, combien il faudra de temps pour en poser les assises avec solidité, en prévoyant les progrès à venir, car la religion sera modifiable selon les acquis intellectuels et spirituels des humains.

Pour réprouver son ancienne Eglise, Dieu doit avoir des raisons suffisantes et de là, nécessité de ce renouvellement. Pour transformer, Parabrham raison-mouvement pratique l'économie suprême des ressorts dans le gouvernement des humanités terrestres. Voulant qu'il y ait correspondance effective entre sa volonté et celle de tous les Esprits émanés de lui, dont il est la source, il ne violente jamais le libre-arbitre de ses créatures.

Aucune contrainte, aucune force ne peut voiler la vérité, ni arrêter dans son cours majestueux la liberté de conscience, ce principe sacré, cet axiôme du Père éternel; et c'est cependant ce que les pseudo-héritiers des principes

énoncés par Jésus ont tenté de faire et font constamment, en méconnaissant dans leurs rapports avec les hommes la première des lois divines.

Ce que le Maître des Maîtres s'est interdit, ils ont voulu et le veulent effectuer contre leur prochain, en le dominant, en lui insufflant l'idée de ne plus être qu'un troupeau dans la main de ces étranges bergers.

En se laissant envahir par la violence, par la persécution préméditée et misérable, soit contre le corps, soit contre l'esprit de leurs frères en humanité, les desservants de l'église catholique et romaine se sont peu à peu séparés de l'unité. Nous prouverons qu'en ayant péché contre la charité et l'amour véritables, ils sont en fautes irrémédiables contre le Saint-Esprit.

Oui, devant l'orthodoxie divine et souveraine, vraiment universelle et catholique, les papes et les conciles se sont montrés hérétiques au premier chef et notre but étant de le surabondamment prouver, nous aurons par ce fait établi qu'ils sont devenus, par leurs fautes, indignes d'être plus longtemps les conducteurs des peuples terriens.

Nous prouverons que les premiers coupables ont établi, historiquement, qu'ils ont commis des actes de violence diabolique et les ont sciemment sanctionnés, avec amour pour ainsi dire. A cela nous nous attachons avec ténacité et raison, parce qu'il est utile de bien établir que c'est là l'œuvre pie des Papes et des conciles.

Or, on ne peut le nier, ces grands coupables se sont trompés en égarant les autres en une voie mauvaise et perfide, et cette question qui touche au dogme est capitale. Elle culbute en son entier l'infaillibilité et le principe sur lequel elle repose. Elle infirme la base fondamentale et soi-disant éternelle de tout l'édifice catholique, apostolique et romain.

Consultons encore les actes des conciles qui ont quelque authenticité pour nous éclairer quant à la question qui nous préoccupe vivement.

L'Eglise va parler, elle a prononcé, donc elle est responsable de ses décisions érigées en dogmes.

*
* *

En 1215, au 3e chap. du 12e concile œcuménique, 4e de Latran, tout homme qui sait lire établira ce qui suit, bel et bien enregistré :

. « Que les condamnés hérétiques soient abandonnés aux puissances séculières existantes ou à leurs magistrats, pour leur être infligé le châtiment convenable ; que les puissances séculières soient averties et engagées, et si le cas le requiert, contraintes par les censures ecclésiastiques de prêter en public, le serment de s'appliquer sincèrement et de toutes leurs forces, pour la défense de la foi, à exterminer dans les contrées soumises à leurs juridictions, tous les hérétiques signalés par l'Eglise.

« Si un seigneur temporel, requis et averti par l'église, néglige de purger son pays de cette difformité de l'hérésie, qu'il soit lié des chaînes de l'excommunication par le métropolitain et par les autres évêques de la même province; et s'il néglige de satisfaire à ce devoir, qu'il en soit donné connaissance au souverain pontife, afin qu'il déclare ses sujets déliés, à compter de ce moment de leur serment de fidélité envers lui, et fassent occuper ses domaines par des catholiques qui les possèdent sans contradiction, après avoir exterminé les hérétiques, et les maintiennent dans la pureté de la foi. »

La question ainsi posée, d'une manière aussi tranchante, rien ne pouvait en arrêter l'application et elle fut terrible. Pour les simples particuliers, le concile avait déclaré : « Que les *biens* des personnes ainsi condamnées si ce sont des laïques, soient *confisqués*; mais si ce sont des ecclésiastiques, que leurs biens soient annexés à ceux de l'église ».

Cela est-il équitable et moral, que de réduire à la misère toute une famille, sans respect pour la femme ou les enfants, parce que le père aura douté que l'*abstinence* ou le *jeûne* fussent utiles à certains jours déterminés par l'église?

On le dépossédait ce simple particulier, pour enrichir le Souverain pontife!! En vérité, on est étonné de tant d'audace car ici, toutes les lois de l'équité sont violées et méconnues avec une impudence sans pareille.

Dans leurs haines religieuses et intéressées, rien n'arrête les évêques; il faut que l'extermination les délivre de leurs ennemis, à l'aide du feu et du fer.

L'église chasse et dépouille, sans difficulté, un roi tolérant qui souffre des hérétiques dans ses Etats, les laissant libres de ne point penser comme lui, s'ils sont honnêtes gens; ce roi est excommunié, pour avoir respecté le libre-arbitre.

Les princes et les seigneurs qui ne voulurent pas désoler leurs sujets et les exterminer, furent excommuniés et le Souverain pontife, par tous les moyens possibles, est chargé de les expulser de leurs états, de les attribuer aux zélés catholiques fidèles serviteurs de ses volontés, ou bien à lui-même!

Défense formelle fut faite aux parents de communiquer avec l'un des leurs, s'il était excommunié; de ce fait, on encourait des peines terribles. Nous reparlerons de ces décrets épouvantables et inhumains.

Le *Pape Innocent* qui présidait ce fameux concile de Latran, est innocenté de ces infamies par les *Annales de philosophie chrétienne*, ainsi que suit : « Nous avouons qu'on peut adresser des reproches à quelques dignitaires ecclésiastiques, mais faire remonter ces reproches jusqu'au Pape Innocent III, ce serait méconnaître toutes les lois de l'église. Les récits des contemporains prouvent qu'il demeura toujours *au-dessus des passions* aux-

quelles n'échappèrent pas quelques agents de second ordre ». (3e série, t. IV, p. 306).

Mais le Pape Innocent III fut le principal auteur de ces décrets abominables, en un temps où la barbarie et la férocité étaient la règle ; par ces décrets même, l'église a décidé sciemment et autorisé la persécution, elle y engagea ses partisans, leur en fit un devoir sacré et bien plus, elle les y força, guidée par un étroit esprit de convoitise matérielle et de domination.

Donc, si le Pape Innocent III voulait rester *au-dessus des passions*, comme les *Annales de philosophie chrétienne* semblent le dire, il n'avait qu'à ne pas les déchaîner. En conséquence, il est absolument responsable de ses actes anti-chrétiens.

(*A suivre*) P. G. LEYMARIE.

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

HUDSON TUTTLE

Comment il est devenu spiritualiste.

Voir la *Revue* de juin 1899.

Les plus petites causes produisent souvent les plus grands effets. Cet aphorisme que tout homme qui observe a pu voir se réaliser a trouvé aussi son application dans la vie de l'écrivain dont nous faisons en ce moment l'esquisse.

Un incident, bien futile en lui-même, a suffi pour fixer ses convictions religieuses et décider son avenir.

Il était un jour occupé à étendre sur les champs du foin que des faucheurs de la ferme venaient de couper ; son père lui avait donné dans cette intention une fourche d'acier, en lui recommandant d'en avoir le plus grand soin, car une fourche de cette espèce était chose rare à cette époque et il y attachait le plus grand prix. Pendant que l'enfant allait et venait, s'acquittant de son mieux du travail qu'on lui avait donné, un énorme serpent s'élança soudain de l'herbe prêt à se jeter sur lui. Atterré à la vue de l'animal, le jeune Tuttle, conservant cependant son sang-froid, frappa instinctivement le reptile avec sa fourche et le tua ; malheureusement, l'instrument avait heurté le sol avec une telle force que l'une des dents de la fourche se brisa dans le choc. Cet incident le jeta dans la plus grande perplexité, car il n'avait aucun moyen de dissimuler le dégât commis bien involontairement et il savait, par expérience, que son père lui ferait expier sévèrement sa maladresse. Après quelques instants de réflexion, l'idée lui vint tout-à-coup de prier. Il se souvenait d'avoir entendu dire souvent par son père que, dans toutes les circonstances difficiles de la vie, la prière était un

puissant auxiliaire, et attirait toujours sur celui qui l'implore l'aide de Dieu.

Il se mit donc aussitôt en devoir d'ajuster la dent cassée sur la fourche, la serra fortement de ses deux mains, et mettant toute sa confiance dans le Tout-Puissant, il lui adressa une fervente prière, ne doutant pas un seul instant que Dieu à qui rien n'est impossible, ne réparât l'instrument.

Aussi grande fut sa surprise lorsqu'ayant retiré ses mains de la fourche, la dent se détacha et qu'il vit que l'intervention qu'il avait implorée n'avait pas réalisé son espoir.

Cet incident vint éveiller dans l'esprit de l'enfant bien des doutes sur des questions religieuses et suffit pour fixer désormais ses croyances d'une manière irrévocable. Il dirigea dès lors ses études vers les sciences physiques au lieu d'embrasser la carrière de théologie, à laquelle son père l'avait destiné.

Peu de temps après, Hudson Tuttle fut invité à une séance de « tables tournantes » par un ministre protestant des environs, lequel ayant entendu parler des phénomènes étranges de Rochester, voulait à son tour faire des expériences et connaître le bien fondé des bruits qui s'étaient répandus de toutes parts, au sujet de ces manifestations qui bouleversaient tous les esprits. Il se rendit à l'invitation au jour indiqué, et à peine les invités furent-ils assis autour de la table, en formant la chaîne, que je jeune Tuttle sentit sa main et son bras se mouvoir involontairement. On lui mit alors un crayon dans la main et bientôt on vit apparaître sur le papier des caractères puis des mots et des phrases intelligibles qui répondaient exactement à des questions posées par des personnes présentes.

Ces phénomènes avaient jeté dans son âme un trouble profond et il chercha vainement à en expliquer le sens.

Il crut d'abord avoir été le jouet d'un des membres du cercle et ne voulant ni duper, ni être dupé, il résolut de ne plus assister dorénavant à aucune séance ; du reste, le médiocre résultat qu'il avait obtenu ne lui avait laissé aucun espoir de découvrir jamais la vérité.

Sa mère qui ne savait rien des tribulations auxquelles il était en butte et qui était, elle, un excellent médium clairvoyant, vit un jour un esprit se manifester à elle, venu pour l'entretenir de l'intérêt qu'il portait à son fils. Il lui fit comprendre que le moment était arrivé pour lui de choisir entre les deux chemins qui s'offrent à chacun de nous, à l'entrée de la vie : l'un, circulant à travers une plaine unie couverte de passants et conduisant à l'erreur et au mal, l'autre tracé par les sommets des monts escarpés, accessible seulement à ceux qu'un travail dur et pénible n'arrête pas dans leurs efforts et qui se dirigent vers la vérité et le bien. Si votre fils choisit ce dernier chemin, ajouta l'esprit, je serai son guide toujours et partout, si, au contraire, il prend le premier, je m'éloignerai de lui et l'abandonnerai à lui-même.

Quand sa mère lui eut fait part de ce message, il en reconnut aussitôt la justesse et ne tarda pas à ressentir la douce influence de ce bienveillant esprit qui s'offrait à être son médiateur, son ange tutélaire. Si telle doit être ma destinée, se dit-il, je supporterai avec courage et résignation le poids de mes peines et j'accomplirai mon devoir quelque amer que doive être le sacrifice, quels que soient les obstacles que j'aie à surmonter.

Pénétré de reconnaissance et animé d'une ardeur surnaturelle, il se retira dans sa chambre et éprouva les premiers effets de la médiumnité qui devaient dans la suite produire de si merveilleux résultats. Il se mit à écrire les pensées qui se pressaient en foule dans son esprit, obéissant passivement à l'influence qui le dominait et étonné de l'élévation des sujets qu'il traitait et qui étaient tout nouveaux pour lui.

Lorsqu'au milieu de ses aspirations un doute ou quelque chose d'obscur venait par hasard troubler son esprit, il sentait aussitôt un frémissement passer de son cerveau à sa main et il reçut de son guide la solution à des questions auxquelles il eût été incapable de répondre ; car comme nous l'avons dit déjà, l'instruction du jeune Tuttle avait été jusque-là très élémentaire et s'était bornée en tout à onze mois d'école dans une institution secondaire, et ni chez lui, ni dans la ville la plus voisine distante de la ferme de plusieurs milles, il n'avait pu se procurer de livres pour s'instruire.

Dès cette époque, un changement notable se produisit en lui, il sentit naître dans son âme un besoin ardent d'acquérir des connaissances ; il comprit qu'il ne devait pas être seulement un instrument passif des forces psychiques qui avaient tracé ses premiers pas dans le chemin mystérieux de l'occulte, mais qu'il devait leur apporter son propre concours. Son esprit avait mûri rapidement sous cette double influence et les hautes facultés spirituelles dont son âme était douée et qui étaient encore à l'état embryonnaire, prirent dès lors toute leur expansion.

Le premier article qu'il écrivit et qui eut pour titre *La Prière*, fut publié par le *Télégraphe spiritualiste*, un des premiers journaux de l'époque traitant de matières psychologiques. Cet essai, éclos d'un esprit encore novice et inculte, fut très favorablement accueilli dans le monde scientifique et littéraire et lui valut de justes éloges. La seconde œuvre qu'il fit, beaucoup plus importante que la précédente, lui fut dictée automatiquement, alors qu'il n'était âgé que de 16 ans et fut basée sur la vie spirituelle. Il l'intitula *Scène dans le monde des esprits*, mais étant trop pauvre pour faire éditer l'ouvrage à ses frais, il en avait gardé le manuscrit par devant lui, en attendant que l'occasion se présentât de le donner à un libraire, car son esprit guide lui avait donné l'assurance que son œuvre serait publiée avant peu. En effet, l'occasion prédite ne tarda pas à se produire. Un riche négociant, retiré des affaires, ayant lu la première composition d'Hudson Tuttle, avait été frappé de la précoce intelligence, comme aussi de l'élévation des pen-

sées du jeune homme et vint lui faire visite. La conversation roula, tout naturellement, sur le sujet qui l'intéressait le plus ; il fit part de son nouveau manuscrit à son visiteur, lui en lut quelques pages qui firent sur le négociant une si vive impression, qu'il s'offrit à faire éditer le livre à ses frais. Ainsi s'accomplit la prédiction faite par l'Esprit. « Les scènes du monde des Esprits » furent en effet publiées peu de temps après ; elles eurent un succès éclatant et furent rééditées récemment en Angleterre, sous le titre de *Vie dans deux sphères*.

C'est ainsi que fut résolu le problème de la vie future dans toute la manifestation de la vérité ; c'est ainsi que furent révélés les grands mystères de l'invisible, les lois immuables qui régissent et unissent entre elles toutes les sphères de l'infini et qu'on peut voir se dérouler devant les yeux, l'œuvre sublime de la création dans un livre de haute philosophie inspiré à un jeune homme encore adolescent, ignorant même les premières notions de la vie.

Est-il une preuve plus évidente de l'existence de l'esprit ? Qui a dicté à ce garçon de ferme, ces pages où éclatent les pensées les plus nobles et que ne renieraient point nos plus illustres écrivains ? Qui a pu résoudre ces problèmes de métaphysique devant lesquels les plus profonds penseurs se sont heurtés depuis des siècles, sans les résoudre ?

Parue à une époque de démoralisation et de décadence, où la société minée par les dissensions politiques et religieuses, près de s'effondrer sous l'avilissement des facultés morales et intelligentes, l'œuvre de Hudson Tuttle est la plus éclatante preuve que la vérité existe de tout temps, qu'elle brille comme les soleils qui éclairent les mondes. Sans doute, on a vu les lumières de l'esprit être éclipsées, d'âges en âges, l'intuition même s'en est perdue et ce qui persiste encore n'est plus qu'une faible lueur, pourtant le rayon n'en est pas éteint. Une âme est arrivée au milieu de vous, toute brillante de cette lumière que vous ne connaissiez plus, pour promulguer la loi morale, éternelle et immuable qui est le langage d'un Dieu. C'est un nouveau pas qui s'est fait dans la marche des nations vers l'Idéal divin où s'avancent les mondes, les sociétés et les individus.

Précis synthétique de *La vie dans deux sphères* : Unies dans ce monde par l'harmonieuse similitude et la diversité qui crée, attire et fortifie les liens de l'amour dans une éternelle union, deux âmes sœurs se retrouvent après leur mort et continuent à évoluer ensemble, dans le monde des esprits. Des guides aimés et éclairés les attendent au seuil de leur nouvelle demeure et les accompagnent dans leur nombreux voyages à travers l'espace, en les initiant dans la science élémentaire de leur existence nouvelle.

Ils parcourent ensemble les différentes zones où des humains réunis en groupes, suivant la loi des attractions et des répulsions, vivent les uns dans la jouissance du bien qu'ils ont accompli pendant leur vie terrestre ; les

autres dans l'expiation des fautes qu'ils ont commises, suivant l'inévitable loi Karmique, la loi de la Cause et de l'Effet, en œuvre dans tous les mondes.

Plus horribles et plus poignantes mille fois que les tortures des damnés dans l'enfer du Dante, sont les supplices qu'endurent les coupables dans l'Hadès des spirites.

Les cycles sans nombre autour desquels l'esprit pervers doit évoluer leur rappelle sans cesse l'état de leur âme, la connaissance de ce qu'ils ont perdu s'impose continuellement à leur conscience

En voyant le désir ardent dont ces deux jeunes âmes étaient possédées de s'instruire et d'évoluer vers les régions plus éthérées, un des sages appartenant au groupe qui avait mission de les guider, et supérieur aux autres par ses connaissances et la pureté de son esprit, voulut leur servir de maître et s'approchant d'elles, il leur parla en ces termes :

Contemplez, leur dit-il, la terre avec ses formes multiples et variées ; voyez ces nuages de matière électrique qui s'élèvent sans cesse de chaque plante, de chaque animal, de chaque objet qui se meut et vit, des minéraux mêmes. Les sphères ne furent créées que lorsque la matière fut propice à la formation des mondes. Avec la mort de la première forme vivante a commencé l'agglomération en sphères.

Donnons un exemple : « Votre corps terrestre était pénétré d'un élément « spirituel et votre mort était pareille à celle de l'animal dont le corps con- « tient, comme le vôtre, un élément spirituel. Quand la mort est venue « rompre les liens qui unissaient votre esprit à votre corps physique, les « parties constituantes de votre esprit avaient entre elles une affinité suffi- « sante pour se maintenir sans le secours des éléments grossiers du corps, « mais il n'en est pas de même de l'animal. Dans sa lutte contre la mort, le « lien qui unit la partie matérielle à la partie spirituelle est brisé ; et les « atomes éthérés n'étant pas doués d'une force d'attraction assez grande « l'un pour l'autre, se répandent dans l'espace, comme de la vapeur, jus- « qu'à ce qu'ils soient attirés de nouveau vers les sphères qui leur sont « propres.

« Ceci vous explique pourquoi l'animal ne survit pas après sa mort. Rema- « quez que l'identité est semblable à une arche complète ; chez l'homme, la « clef de voûte supporte cette arche et la construction en est éternelle ; chez « l'animal, au contraire, cette clef de voûte fait défaut et il en résulte qu'à « la mort l'entité spirituelle primitive s'anéantit.

« La marche ascensionnelle des particules constituantes a commencé « quand la terre était à son aurore et a continué en augmentant toujours ; « depuis, peu après l'époque saurienne, notre sphère fut habitée par des « espèces de reptiles dont les restes sont enfouis dans les rocs permiens et « oolithes. Les grossiers mammifères de l'époque tertiaire étaient également « représentés ici ; et il en a été de même à toutes les époques, les types par-

« ticuliers existaient tous dans ce monde jusqu'à l'apparition de la période « actuelle où les atomes sont devenus si subtils et si purs que les intel- « ligences les plus élevées seules peuvent vivre dans cette sphère. »

Professeur MOUTONNIER.

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES.

CHAPITRE XII

LES VIERGES-MÈRES DES RELIGIONS. — LA NATURE PRIMORDIALE.

Isis; *Bélisama*; *Alma-Mater*, *Cérès*, etc.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les peuples ont toujours professé un culte pour la *Nature Primordiale*, qu'ils ont adorée sous le nom d'une Vierge-Mère.

Chez les Hindous : *Adda-Nari*; chez les Egyptiens : *Isis*; chez les Hébreux : *Astaroth*; chez les Syriens : *Astarté*; chez les Grecs : *Aphrodite*; chez les Romains : *Vesta*; chez les Finnois : *Luonnatar*; chez les Germains : *Herta*; chez les Océaniens : *Ina*; chez les Japonais : *Iza*, etc.

Chez tous ces peuples, ces Vierges-Mères symbolisaient la *Nature*, c'est-à-dire l'ensemble de la vie du monde : êtres animés ou inanimés.

Aussi la plupart de ces vierges avaient comme devise : Je suis *tout* et dans *tout*! Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera, et nul mortel n'a soulevé mon voile !

Aujourd'hui la mère-Nature ne se cache plus derrière un voile et la science des religions a peu à peu découvert leur Esotérisme, toujours le même, à travers les âges ; le Sphinx a enfin livré son secret et la Science et la Raison ont vaincu la *Révélation* !

Tout ce qui va suivre va montrer clairement la vérité des lignes qui précèdent.

Aussi pouvons-nous dire que l'homme s'agite, que Dieu le mène et qu'il accomplit toujours sa destinée et cela d'une façon inéluctable, et pouvons-nous aussi répéter au sujet de l'homme les strophes suivantes du poète hindou qui seront toujours vraies :

« Depuis mille et mille milliers d'années, les jours et les nuits tombent sur la terre habitée par les hommes,

« Depuis mille et mille milliers d'années, les fleuves roulent leurs eaux vers la mer et la mer est le réservoir immense des eaux.

« Depuis mille et mille milliers d'années le soleil éclaire l'espace et donne la vie à tout ce qui existe sur le globe.

« Depuis mille et mille milliers d'années, l'homme tombe et se relève, meurt et renaît aussi promptement que les heures et que les jours.

« Les fleuves, la mer, le soleil sont inconscients de leur œuvre, mais

l'homme se souvient de la route parcourue par ses ancêtres, il conserve le nom de son père.

« Il ne revient pas plus en arrière que la jeune fiancée qui se rend à la maison de son époux, il va tout droit croyant qu'il arrivera. Où ? Il n'en sait rien, mais il marche toujours ! »

Aujourd'hui, nous en savons un peu plus que le poète hindou et un grand nombre d'hommes savent où ils vont et quelle est leur destinée, depuis surtout que la *Doctrine Esotérique* a été étudiée par une élite intellectuelle et qu'elle commence à se répandre dans le monde des penseurs.

LA DÉESSE ADDHA-NARI. — LA VIERGE HINDOUE.

Manou, livre premier, *Sloca* 32, nous dit :

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain maître devint moitié mâle et moitié femelle et en s'unissant à cette partie femelle, il engendra *Viradj*.

Ceci constitue une Trinité :

Nara, Brahmâ révélé ou Zyaus, c'est le père.

Nari, c'est l'épouse.

Viradj, c'est le fils.

Telle est la Trinité Initiale.

Le *Germe* qui a fécondé le *principe-mère-Divin*, l'*Utérus d'or* suivant l'expression Védique et qui a reçu dans l'Inde les noms de *Esprit* et *Verbe* !

Ceux-ci se confondaient dans Brahmâ le père.

Dans un grand nombre de Pagodes du Sud de l'Inde, on voit une belle figure de Brahmâ couché sur une feuille de Lotus, dans la pose d'un homme qui sommeille. Cette figure a ceci de particulier qu'elle est Hermaphrodite. La tête bien que douce, fine et gracieuse, comporte cependant une grande énergie, elle est pourvue d'une abondante chevelure. La poitrine est celle d'une femme ayant des hanches fortement développées, quant aux jambes et aux bras, ils sont d'une forme délicate et virile tout à la fois ; toutes les beautés corporelles de l'homme et de la femme se trouvent réunies dans cette représentation ; on dirait dans un même corps Adonis et Vénus, car si, au-dessus de la taille, c'est le corps d'une déesse, au-dessous, c'est bien celui d'un homme incontestablement viril. C'est la représentation du *Créateur Initial*, le Dieu primitif à double nature : *mâle* et *femelle* !

Toutes les *Déesses initiales* sont nées de cette même fiction.

Plus tard, on n'admit plus qu'un générateur mâle Brahmâ, dans lequel se confondirent les trois qualités de créateur, de conservateur et de transformateur.

De là cette nouvelle trinité dans l'Unité.

Brahmâ, le créateur ;

Vishnou, le conservateur ;

Siva, le transformateur.

Et tous les demi-Dieux, Esprits et Génies, mandataires de la Tri-unité sont nés de cette croyance.

Toutes les religions sont issues d'une même conception initiale : LA DIVINITÉ-MÈRE !

Dans l'Inde, nous venons de le voir, la Vierge-immortelle de l'immortel créateur est *Nari*.

Nara est l'Etre immense, incommensurable, qui est tout et dans tout, qui est matière et intelligence, qui est l'UNIVERS suivant les Védas et Manou, il est aussi, avons-nous vu, Brahmâ révélé, c'est-à-dire passant de l'inaction à l'action, du repos à la création, ce qui constitue les nuits et les jours de Brahmâ.

Pendant la nuit, quand il sommeille, tout dans la nature se dissout, se désagrège, tombe dans le chaos et quand il se réveille, tout renaît, tout ressuscite, tout vient à la vie ! Mais, chaque jour et chaque nuit de Brahmâ durent des centaines de millions d'années. « Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari et la Nature toute entière s'est éveillée », nous dit le vieux poète hindou Vina Snati ; ce qui veut dire que Nara et Nari, pendant la nuit sont confondus dans le même sommeil et dès que le jour divin fait son apparition, commence la période de leurs amours et la fécondité de Nari, qui est continue, donne naissance à tous les êtres, à tous les mondes de l'aurore du jour divin au crépuscule, qui est le signal de la décomposition universelle. C'est le feu *Agni* qui symbolise l'amour de ces deux principes, de la longue période de leurs amours, de laquelle naissent toutes les transformations successives de la Nature. Dans ce symbole, Nari le Père et Nara la Mère, ne font que créer, sans cesse ni repos pour soutenir Viradj, le fils, c'est-à-dire l'Univers, c'est-à-dire encore qu'ils se sacrifient constamment pour la *Création*.

Dans les représentations figurées, Nara se montre sous la forme d'un taureau et Nari ou *Addha-Nari*, sous celle d'une génisse.

Dans l'Inde antique, la Divinité-Mère fut seule adorée et c'est à elle seule qu'on éleva des temples. Quant à Nara, il inspirait une si grande crainte, qu'on ne l'adorait que dans l'intérieur des forêts.

Le culte de Nari était confié uniquement à des Vierges qui y étaient consacrées dès leur enfance et qui devaient rester toujours vierges, afin de servir l'autel de Nari. C'est à ces mêmes vierges, à qui était confié la garde perpétuelle du *Feu Sacré*, symbole de l'union des deux principes et ce feu ne devait jamais s'éteindre ; celle qui l'aurait laissé mourir aurait été punie de mort comme celle qui aurait violé son vœu de chasteté.

Les cérémonies publiques du culte d'Addha-Nari consistaient à chanter des hymnes en l'honneur de la Mère-Universelle et à exécuter des danses symboliques, aussi nommait-on ces jeunes Vierges *Dévadassi*, c'est-à-dire Danseuses célestes.

Chaque matin, après leurs ablutions, elles offraient à Nari un sacrifice

de fleurs accompagné d'une libation d'eau pure, cette libation était suivie d'une adoration au feu, le tout accompli en psalmodiant cette prière :

« Adoration à Addha-Nari, la mère du monde!

« Reçois cette libation d'eau pure; elle est la plus excellente chose sortie de ton sein ; c'est l'eau qui féconde la terre, qui fait pousser la moisson et qui nourrit les hommes.

« Adoration à Addha-Nari, la mère du monde !

« Feu, vous êtes l'Amour, vous êtes la fécondité de Nari, vous êtes la vie, vous purifiez tous les êtres ; vous êtes la lumière et sans vous, rien ne saurait exister.

« Adoration à Addha-Nari la mère du monde !

« Reçois ces libations d'eau et de feu ; protège l'Univers sorti de ton sein. Que nos prières et nos chants s'élèvent jusqu'à toi dans les vapeurs du feu des sacrifices.

« Adoration à Addha-Nari, la mère du monde ! »

Ce culte est très ancien, il a, dit-on, précédé l'époque Védique ; aussi reste-t-il fort peu d'hymnes et de prières, qu'on puisse lui rapporter d'une manière certaine. Ainsi une hymne dite du *Lotus blanc* (*Gardawabahya*) est beaucoup plus récente et apocryphe (peut-être) ; en tout cas, elle date d'une époque de décadence, alors que Nara et Nari étaient figurés seulement par les organes de la génération : Nara sous l'aspect du *Lingham* et Nari sous celui du *Nahaman* (*Yôni*).

Quand le culte de Nari, par suite de transformations successives, aboutit au culte grossier du *Nahaman*, les chastes Devâdassi survécurent cependant à leur *Déesse*, elles continuèrent à chanter les hymnes nouvelles en l'honneur de la Trinité et des nouveaux Dieux ; elles restèrent également les fidèles gardiennes du feu sacré de Brahmâ, de Vishnou et de Siva, mais elles n'eurent plus qu'un rôle secondaire comme Prêtresses, car ce furent les Brahmes qui eurent, dès lors, toute l'autorité religieuse.

Cependant les anciennes traditions témoignent que les Prêtresses restèrent longtemps encore chastes et pures, que ce n'est que longtemps après, dans une époque presque moderne, que les Prêtres abusèrent de leur autorité pour persuader aux Prêtressses que se livrer aux ministres des autels ne constituait pas une faute, car ce n'était pas rompre leurs vœux de chasteté !

Voici les divers noms que Nari (Vierge immortelle) a reçu dans l'Inde : *Brahmy* (Mère Universelle) ; *Hyranya* (matrice d'or) ; *Paramatma* (âme de tous les êtres) ; *Lakmu* (Lumière céleste) ; *Mariama* (Fécondité perpétuelle) ; *Sakty* (Reine de l'Univers) : *Agasa* (Fluide pur) ; *Ahancara* (Conscience Suprême) ; *Canya* (Vierge chaste) ; *Canyabâva* (Virginité éternelle) ; *Tanmâtra* (Réunion des cinq éléments), c'est-à-dire : l'air, l'aither, le feu, l'eau et la Terre ; *Trigana* (Amour, Richesse et Vertu),

Passons à la déesse égyptienne, à Isis, la Bonne Mère !

ISIS

La vierge-mère egyptienne.

D'après Diodore de Sicile (1) Isis signifierait *l'Ancienne*.

Dès les temps préhistoriques, l'Egypte est monothéiste ; mais dans cette très haute antiquité, le monothéisme de la *Bonne Déesse* est mitigé par l'accession d'Apophis (en égyptien *Apap*), le hideux serpent dont Isis dompte la mauvaise influence qu'il s'efforce d'exercer sur les humains pour balancer le pouvoir de la Déesse bienfaisante cette influence est vaincue mais non sans une vigoureuse résistance qui témoigne d'un certain pouvoir de l'esprit du mal.

Cette lutte introduit dans la Théodicée Egyptienne un élément dithéiste, que l'on retrouve dans un très grand nombre de religions.

Isis finit par écraser la tête du serpent le crochet du phallus, de même que Myriam ou Marie, la Vierge-Mère Chrétienne.

Isis, femme et sœur d'Osiris, après la lutte de celui-ci avec Set, parvient à retrouver et réunir les membres dispersés de son Epoux-Frère ; par ses incantations magiques, elle rappela Osiris dans son corps, il peut donc ressusciter et devenir Horus, c'est-à-dire *fils d'Isis*.

Un papyrus du Musée de Berlin publiée par M. J. de Horrach (2) n'est qu'une sorte des incantations récitées par Isis et Nephtys (*les deux couveuses, les deux pleureuses*). Celle-ci aide sa sœur Iris dans la tâche entreprise de ramener Osiris à la vie.

C'est le Dr Brugsch qui a, bien souvent, attiré l'attention des égyptologues sur ce papyrus qui porte le n° 1425 et qui provient des ruines de Thèbes, où il fut découvert dans une statue d'Osiris, il ne mesure pas moins de 5 mètres de longueur sur 0.40 centimètres de hauteur.

Ce papyrus nous fournit une série d'évocation et d'invocations, nous ne donnerons ici qu'une clause finale qui pour nous est extrêmement remarquable, la voici (3) :

« Lorsque cela est récité, le lieu (où l'on est) est très grandement saint. Que ce ne soit ni vu, ni entendu par personne, excepté par le prêtre supérieur et l'assistant. — Deux femmes belles de leurs membres ayant été amenées, on les fait asseoir par terre à la porte principale de l'Ousekh (4) ; on fait inscrire sur leurs épaules, les noms d'Isis et de Nephtys ; on place des vases de cristal (?) plein d'eau dans leur main droite, des pains faits à

(1) Liv. 1er.

(2) *Les lamentations d'Isis et de Nephtys*, d'après un manuscrit hiératique du musée de Berlin, Paris, 1866. — Nous en avons parlé ci-dessus.

(3) Ceux de nos lecteurs qui voudraient lire cette évocation la trouveront page 114 de notre *Isis dévoilée*, in-8° Paris 1894, 2e éd. 1896.

(4) Cette clause finale commence par une formule mystique fort curieuse, qui mérite qu'on s'y arrête. On rencontre du reste cette formule dans un *Rituel funéraire* (Lepsius, *Todtenbuch*, 148, 3 et 5).

Memphis dans leur main gauche. Qu'elles soient attentives aux choses faites à la troisième heure du jour et pareillement à la huitième heure du jour. Ne cesse pas de réciter ce livre à l'heure de la cérémonie. — C'est fini ».

Isis est aussi le symbole de la terre féconde et l'image du Soleil-Levant.

Dans notre Isis Dévoilée nous citons (page 116) en traduction française, tout ce que nous dit Apulée, le philosophe platonicien de Madaure.

Diodore de Sicile, toujours dans son *premier livre*, nous apprend encore qu'on consacrait une génisse à Isis, parce que l'utile fécondité de la vache était considérée comme un des bienfaits de la Déesse.

D'après Lucien (1) on suppose que cette même déesse présidait à l'inondation du Nil, qu'elle inspirait les vents et protégeait les navigateurs. Ce rôle de protectrice des navigateurs a un sens Esotérique que nous donnons par la traduction d'une légende qui se trouve gravée sur un sarcophage du Louvre.

« Je viens à toi, dit Isis, je suis près de toi pour donner l'haleine à tes narines (te faire respirer) afin que tu respires les souffles sortis du Dieu Ammon, pour réjouir ta poitrine, pour que tu sois déifiée; que tes ennemies soient sous tes sandales et que tu sois justifiée dans la demeure céleste ».

Disons en terminant cette courte notice sur Isis que l'arche sacrée de la Déesse donna l'idée aux Hébreux de transporter leur Jéhovah dans une arche, lors de leur exode d'Egypte, et le Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob n'eût pas d'autre temple jusqu'au jour où l'affermissement des Hébreux en Palestine leur permit d'en ériger un à Jérusalem.

ASTAROTH

La vierge hébraique.

Comme tant d'autres peuples, les enfants d'Israël adorèrent à l'origine le *Principe-Mère*, la grande Faculté créatrice, qui avait donné naissance à l'Univers; ils la nommaient : Astaroth (Reine des Cieux) !

Donc le Dieu primitif des Hébreux n'a pas été *Jéhovah*. Du reste, supérieur à celui-ci, il y avait les Ælohim, les Dieux (Lui-Les-Dieux) créateur du ciel et de la terre, d'après la Genèse. Or l'on ne saurait expliquer ce singulier pluriel, que par la conception d'une double nature (mâle et femelle) de la Divinité. Ce qui prouve bien que celle-ci était double, c'est que nous voyons dans la Bible que Dieu fit l'homme à son image, c'est-à-dire qu'il le créa mâle et femelle, tandis qu'au chapitre suivant, il ajoute : il n'est pas bon que l'homme soit seul; alors le plongeant dans un sommeil léthargique, il tira de sa côte une nouvelle créature Eve qu'il dénomme une *Hommesse*.

Revenant aux premières lignes qui précède, nous répéterons que la pre-

(1) *Dialog. Deor.* III, II.

mière Divinité fut, chez les Hébreux, comme chez un très grand nombre de peuples, chez tous, pourrions-nous dire, une divinité-femme, une *Reine des cieux*.

A ceux de nos lecteurs, qui ne pourraient accepter sans hésitation ce fait, nous n'aurions qu'à leur citer la Bible encore pour donner la preuve de notre assertion. Et nous leur dirions que Jérémie, prêchant au peuple de Juda, cherchait à le rattacher aux idées qui amena une sorte de révolution sous Josiah ; les anciens du peuple lui dirent (1) :

16. Pour ce qui est de la parole que tu nous as dite au nom de l'Eternel nous ne t'écouterons point ;

17. Mais nous ferons, certainement, tout ce que nous avons dit en faisant des encensements à la *Reine des Cieux* et en lui faisant des aspersions comme nous et nos pères, nos rois et les principaux d'entre nous avons fait dans les villes de Juda et de Jérusalem ; nous avons *alors* été rassasiés de pain, nous avons été à notre aise, et nous n'avons point vu le mal.

18. Mais depuis le temps que nous avons cessé de faire des encensements à la *Reine des Cieux*, et de lui faire des aspersions, nous avons manqué de tout, et nous avons été consumés par l'épée et par la famine.

19. Et quand nous faisions des encensements à la *Reine des Cieux*, et que nous faisions des aspersions, lui avons-nous fait des gâteaux où elle était représentée et lui avons-nous répandus des aspersions à l'insu de nos maris.

20. Alors Jérémie parla à tout le peuple, contre les hommes, contre les femmes et contre tout le peuple qui avait ainsi répondu, et il dit, etc.

Par ce passage, on voit fort bien que les juifs n'encensaient et n'adoraient que la *Reine des Cieux* et non Jéhovah, ou l'Eternel ; or cette Reine était Astaroth, dont la Tribu de Manassé avait donné le nom à l'une de ses villes.

Ce même passage témoigne aussi que les femmes étaient bien Prêtresses d'Astaroth et qu'elles desservaient ses autels.

Enfin, si l'on étudie la description des temples, des bois sacrés, des enceintes placées sous la protection de la même Reine des Cieux, on voit fort bien que la religion des Hébreux fut, dans son origine et pendant des siècles, conforme à celle des nombreuses nations orientales, ses voisines.

Nous savons aussi que Josiah après avoir lu le *Livre de la Loi*, aux prêtres et aux magiciens, détruisit les animaux conservés autour des sanctuaires, ainsi que les *Chevaux du Soleil*.

Pour peu qu'on réfléchisse, on voit bien que toutes ces religions sont tirées d'un même fonds très-primitif, car toute leur mythologie se ressemble à un tel point qu'elle ne peut provenir que d'une seule et même source ; or cette source est la *Doctrine Esotérique*.

(1) Jérémie, *chap.* XLIV. V. 16 à 20.

ASTARTÉ ou HASCHTORETH

La vierge-mère syrienne

Astarté, la *Reine des cieux* des Syriens ; est aussi une vierge immortelle, qui naquit d'un œuf, de l'œuf primitif dans lequel l'Etre Suprême s'était enfermé lui-même pour se révéler, c'est-à-dire pour passer du repos à l'action, c'est-à-dire encore pour créer l'Univers.

Nigidius (1) nous dit que : « Les Syriens prétendent qu'un pigeon couva pendant plusieurs jours un œuf placé dans un nid sur les bords de l'Euphrate », d'où naquit Astarté qui n'est rien autre que l'Astaroth des Juifs.

Cet œuf avait été fécondé par l'Esprit divin, qui avait pris pour la circonstance la forme d'un pigeon et du sein d'Astarté sortit le germe de tous les êtres.

A l'origine, le culte d'Astarté respirait la plus grande pureté, mais successivement en traversant les âges, la Mère Initiale, la Grande Créatrice, Astarté devint une Vénus, *La Vénus Syrienne*, et la tradition nous a appris que son culte secret et ses cérémonies orgiaques donna lieu aux obscénités les plus monstrueuses, sous prétexte de célébrer les fêtes de l'*Amour Universel* et de la *Fécondation de la Nature entière*.

APHRODITE

La Vénus-anadyomène, la mère universelle des Grecs.

De même qu'en Syrie, en Egypte et dans l'Inde, la Mère Universelle des Grecs, *Aphrodite*, la *Déesse de la Beauté* sortit de l'œuf primitif de l'*Ecume* de la mer ; les Grecs la considèrent comme la *Reine des cieux* ; ils la dénomment alors *Vénus-Uranie*.

A Cythère et à Paphos, elle se nomme tout simplement *Vénus* et elle n'est adorée que comme le *Symbole de l'Amour* ; enfin quand son culte tombe dans la licence, elle n'est plus que *Vénus-Pandémos* ; que la *Mère de Priape*.

L'immense fécondité de la Vénus grecque n'a été qu'un symbole poétique de la puissance créatrice pour expliquer la formation de tous les êtres. Cette allégorie explique la fureur de Vénus Aphrodite passant dans les bras des Dieux, des demi-Dieux, des Héros et des hommes. C'est encore plus à Vénus qu'à Messaline, à qui on peut appliquer le *lassata sed non satiata*, car aucune Déesse, chez aucun peuple, n'a eu une aussi longue course impudique que la Blonde Vénus des Grecs : l'Aphrodite-Anadyomène.

Reine de la Création à son aurore, elle flotte sur les eaux de l'Océan et Mère de Priape à son crépuscule, elle s'enfonce dans la vase, dans la boue de la marée basse !...

Tous les temps et tous les pays ont plus ou moins connu cette dernière mère.

(1) *In Germanico.*

VESTA

La vierge créatrice des Romains

Vesta, c'est chez les Romains la Mère de la terre, ils l'adoraient sous la forme du feu, symbole de la vie dans toutes les mythologies anciennes. La terre et le feu c'est-à-dire la matière et la vie, ce double symbole, indique bien le rôle de Vesta chez les anciens peuples du Latium. C'est la principale divinité de la Rome Antique, de la Rome de Romulus.

Le culte de Vesta paraît venir en droite ligne de l'Orient. Comme dans les temples hindous, des prêtresses, nommées *Vestales* étaient chargées d'entretenir perpétuellement le feu sacré sur les autels de la Déesse et de présider aux cérémonies mystérieuses qu'on accomplissait dans les sanctuaires de la Déesse.

Les Vestales devaient être Vierges et conserver leur chasteté leur vie durant. Une mort terrible punissait toute infraction à leur vœu de chasteté.

Toute prêtresse convaincue d'avoir manqué à son vœu était descendue vivante dans un caveau, où elle ne trouvait qu'un pain, une cruche d'eau et un peu de paille ; une dalle était scellée sur la tête de l'infortunée coupable, c'est-à-dire sur l'ouverture du caveau, qui la renfermait.

Plus tard, cette rigueur de la loi religieuse s'adoucit. Après trente ans de service, les Vestales étaient relevées de leur vœu.

Le culte de Vesta, le plus pur des cultes romains, fut celui qui lutta le plus longtemps contre le christianisme. En effet, le sacré Collège des Vestales ne fût aboli que par un décret de Théodore vers la fin du IV^e^ siècle. Ce décret fut promulgué sur la sollicitation de Saint Ambroise.

Si le culte de la chaste Vesta se perpétua si longtemps, on peut attribuer cette longévité à sa pure conception initiale, conception qui était bien d'origine orientale puisqu'il relevait de l'immortelle créatrice de l'Inde, de Addha-Nari, que quelques auteurs appellent à tort *Ardha-Nari* et *Ardgga-Nari*.

LUONNOTAR

La vierge finnoise

Luonnotar, le nom de la Vierge-Mère Finnoise, signifie *Force créatrice* ; elle personnifie l'air, la terre et l'eau, ainsi que la matière et la vie. Elle est la seconde personne de la Trinité Finlandaise qui comprend Ukko, le Dieu Suprême irrévélé ; *Luonnotar* fille d'Ukro et mère de *Wainamoïnem*, le Dieu créateur.

Aussitôt née, Luonnotar, à peine sortie du germe primitif, vient flotter sur les eaux primordiales.

Léouzon Leduc qui nous a le premier révélé l'épopée Finnoise du *Kalévala*, nous indique fort bien la naissance de Luonnotar ainsi que ses diverses créations.

« La Vierge de l'air, dit cet auteur, descend des hauteurs éthérées au milieu de la mer ; la tempête la berce sur les flots, le souffle du vent féconde son sein et durant sept siècles, elle porte son lourd fardeau, en exhalant ses plaintes et ses gémissements et en invoquant les secours d'Ukko, le Dieu Suprême.

« Un aigle qui plane dans les nues aperçoit à la surface de l'eau le genou découvert de la Vierge de l'air ; il le prend pour un tertre de gazon et y bâtit son nid dans lequel il dépose sept œufs et se met à les couver.

« Tout à coup la Vierge de l'air secoue son genou, les œufs roulent dans l'abîme, se brisent et leurs débris forment le ciel, la terre, le soleil, les étoiles et les nuages.

« La Vierge de l'air poursuit ses créations et donne naissance à Wainamoïnen, le Runoïa éternel. »

Comme on le voit, dans toutes les Théogonies, nous retrouvons toujours la Vierge-Mère de la Nature, ainsi qu'un œuf primitif qui donne naissance à toutes les créations de l'Univers.

(*A suivre*) J. MARCUS DE VÈZE.

UN MÉDIUM DESSINATEUR

A Budapest, une femme de 36 ans excite le plus vif intérêt dans la capitale et dans tout le pays.

Mme Thérèse Vallent, née à Vienne, est devenue, dans l'espace de quelques semaines,un médium dessinateur extraordinaire. Son mari,M. Mathieu Vallent, d'origine française, est né à Budapest, d'un père établi en Hongrie ; il fait partie de l'orchestre de l'opéra royal.

M. Vallent consacrait ses loisirs à l'étude de l'astronomie, lorsqu'il y a quelques mois, le « spiritisme de Karl du Prel » lui tomba sous la main, et lui inspira le désir d'en mieux connaître.

Le 9 mars dernier, il pria sa femme d'essayer, au moins une fois, d'*écrire* par voie médianimique ; elle y accéda passivement et « n'écrivit » pas ; sa main dessina des lignes, des ronds, des jambages, dans un mélange de zigzag, une feuille de papier en fut bientôt couverte, quoique le « dessin » eut l'air d'avoir été tracé par une main d'enfant.

M. Vallent engagea sa femme à continuer le lendemain et trouvant le conseil puéril, elle ne le suivit qu'à contre-cœur ; son travail fut meilleur, exécuté plus rapidement que le jour précédent. Le dessin obtenu n'avait ni queue ni tête, mais ne manquait pas d'une certaine harmonie ; Mme Vallent n'avait jamais dessiné.

Le troisième jour, ses croquis prirent des formes plus distinctes, ils

représentaient des fleurs inconnues jusque-là; puis, la main qui tenait le crayon glissa dans un coin de la feuille et y traça : *Fleur de lune*, signé *Ralph*.

Ce nom figure au bas de chaque page; c'est celui de l'esprit qui dirige la main.

Tout Budapest, les spirites et les non-spirites, affluent chez le médium qui dessine devant témoins; je l'ai vu travailler pendant une heure, il se trouve alors dans un état tout à fait normal.

Le médium peut dessiner à chaque heure du jour, tout en causant de choses indifférentes; il travaille inconsciemment, sans savoir d'avance ce qu'il va dessiner, tient son crayon (mine épaisse, 6, b) presque droit, entre ses doigts, frappant constamment le papier, avec de petits coups secs. C'est un vrai pointillé.

Les effets d'ombre et de lumière sont exécutés de la même façon. Il ne s'appuie pas sur la table, ne ressent jamais la moindre fatigue, et avance en besogne, comme une machine. S'il s'agit de larges contours, il lance avec une rapidité extraordinaire, en cercles hardis, des lignes sur le papier; allant d'un bout de la table à l'autre, commence par exemple d'un côté, et termine vis-à-vis. Les dessins sont parfaits, il n'a jamais gâté une seule de ses pages.

Si, après avoir interrompu son travail, il le reprend au bout de quelques heures, le crayon se pose de lui-même, n'importe où, dessinant de bas en haut, et commençant au milieu de la feuille placée en travers devant lui ; cette manière de dessiner ne pourrait être apprise par qui que ce fût.

Lorsque la signature « Ralph » apparaît au bas de la page, le dessinateur médium sait que son dessin est achevé. L'esprit « Ralph » se manifeste aussi à Mme Vallent, appelée à reproduire la flore de la lune et sa construction minéralogique. Tous les dessins (il y en a 200) exécutés jusqu'à présent diffèrent les uns des autres, se développent et deviennent plus beaux, de jour en jour; il y a des formes fantastiques, mais harmonieuses de plantes et de fleurs de grandeur naturelle (comme l'écrit « Ralph »).

Là s'élève une branche flexible et élancée, portant des fleurs aux couleurs brillantes qui s'épanouissent sur un sol étrange et pierreux : *Neurates*; un calice aux nombreux pétales dont le nom est, *Irasas*; une délicate *Torsa*; une luxurieuse *Waras*; une *Moros* faite de fleurs éparses; une *Telis* représentant une sorte de fleur grimpante; une *Neurale* qui rappelle une rose de dimensions extraordinaires; des plantes de formes surprenantes, telles qu'on n'en vit jamais.

Les peintres et dessinateurs qui ont vu ces esquisses, déclarent qu'une imagination humaine ne peut inventer ces centaines de dessins divers, exécutés si artistiquement.

Au bout de deux mois, le médium dessina des animaux lunaires ; « Ralph » annonça qu'il allait reproduire, peu à peu, les habitants de la lune et leurs demeures. Il écrivit que des centaines et des centaines de mètres de papier seraient nécessaires à ce travail.

Parmi les animaux lunaires dessinés, il y en a d'affreux à voir. Voici une sorte de poisson monstrueux *Noros* ; celui-ci a le bec d'un oiseau de proie et le corps d'un serpent ; en voici un autre, moitié écrevisse, moitié poisson, *Soras* ; puis une espèce d'oiseau dont les ailes étendues ressemblent à la dentelle la plus fine et la plus transparente, *Horos* ; un mollusque, *Neujares*, qui rappelle un scorpion.

Ralph appelle les habitants de la lune *Irabe*. Un dernier dessin repré sente un arbre singulier ; dans ses branches multiples se nichent de petits oiseaux d'espèces variées ; un autre montre d'arides rochers et, dans leurs fentes, s'enfonce une caverne « Jarba », de « Iraben », habitants de la lune.

Mme Vallent que chacun interview, répond aimablement aux questions qu'on lui adresse : elle dit sentir, parfois, des étincelles électriques s'échapper de ses doigts sur le crayon. Elle est aussi, depuis peu, un « médium guérisseur », en imposant les mains elle a délivré de nombreux malades de leurs souffrances.

Les dessins, pour la plupart, ont deux mètres carrés, elle les achève en quatre heures de temps ; les connaisseurs déclarent qu'un travail de ce genre, fait dans un état normal, ne prendrait pas moins de vingt heures ; comme Mme Vallent ignore d'avance leurs dimensions, parfois sa main dépasse sa feuille de papier et alors elle travaille sur la table. On glisse par dessous une autre feuille qui sera juxtaposée plus tard, et c'est ainsi que les dessins sont agrandis.

Son appartement ne pourra bientôt plus contenir les rouleaux et les portefeuilles remplis de dessins qui encombrent tous ses meubles.

Lorsque nous autres, spirites et non-spirites, nous nous rencontrâmes dans l'appartement du médium, la baronne Way, née comtesse Wurmbrand, se trouvait parmi nous ; spirite célèbre, elle a publié plusieurs ouvrages sur le spiritisme dont le plus important est *Les sept sphères*. La baronne eut, dans la maison Vallent, cette sensation éprouvée chaque fois qu'elle tombe dans une *transe* ou *sommeil spirite* ; prise d'un sommeil insurmontable, elle garda dans sa main un morceau de cristal de roche qu'elle porte toujours sur elle, s'endormit et médium voyant et parlant, elle vit l'esprit Ralph ; il avait une forme humaine, des rayons lumineux s'échappaient de sa tête

et de ses bras ; il bénit, par la voix de la baronne, son dessinateur médianimique, promit de le protéger et de ne jamais l'abandonner.

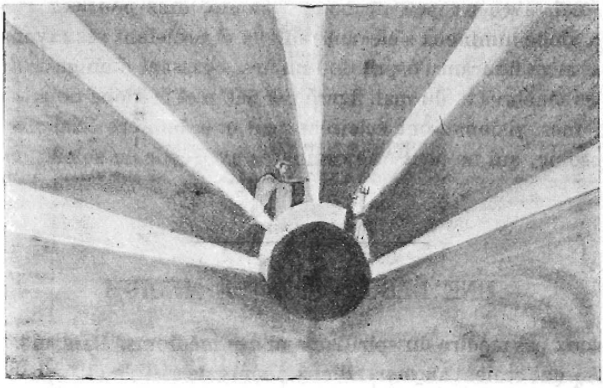
Le « sommeil spirite » de la baronne ne dura que quelques minutes. Le nom de Mme Vallent est dans toutes les bouches, et comme elle n'exerce sa médianimité que depuis quelques mois, elle se trouve encore, pour ainsi dire, dans sa période de développement. MME JULES FORINGAK.

LE MOI SPIRITUEL

Cher Monsieur Leymarie. — Je profite de ma lettre pour vous soumettre une question; comme vous êtes expert dans la matière, je serai désireux de connaître votre opinion sur ce sujet.

Croyez-vous qu'il soit possible de connaître, malgré notre incarnation, notre *moi spirituel*, sous la forme et les apparences qu'il doit avoir, selon son degré d'avancement, après notre désincarnation ?

J'ai eu dernièrement une vision en rêve, dans laquelle je voyais un jeune homme de 16 à 18 ans, vêtu d'une espèce de draperie non flottante, couleur lilas, faisant bien ressortir la tête ; il était brun, les sourcils bien arqués, le teint mat, presque brillant ; il avait de grands yeux bleus méditatifs, d'une grande profondeur ; il avait un port noble, empreint d'une certaine majesté.



Au fur et à mesure qu'il s'approchait de moi, je ne cessais de le regarder, surtout ses grands yeux bleus m'attiraient irrésistiblement et d'une manière toute sympathique ; puis, je me réveillai ayant un souvenir excessivement net de cette vision.

Comme j'ai souvenir des visions en rêve, je ne manque jamais d'en demander l'explication à mon guide. Pour celle-ci, voici ce qui m'a été répondu :

D. — Que signifie cette vision ?

R. — Cherche et tu trouveras... C'est ton moi *actuel*, à l'état spirituel.

D. — Est-ce mon moi propre, ou une image, un représentatif de mon moi spirituel ?

R. — C'est un tableau créé par tes guides, pour te montrer l'état actuel de ton esprit ; mais tu aurais pu te représenter toi-même cette image et te voir toi-même, à l'état spirituel, sous la forme que tu auras après ta désincarnation.

D. — Mais il me semble qu'il doit être bien difficile, sinon impossible de voir son esprit dans son véritable état, parce que celui-ci doit avoir une tendance à se voir sous la forme et la figure de son corps matériel ?

R. — Oui, pour certains esprits, mais pas pour tous, surtout lorsque l'on sait que l'esprit a une forme propre, en harmonie avec son avancement et indépendant de celle de son corps matériel.

Comme je n'ai jamais pensé à la forme et à l'apparence que pourrait avoir ma personnalité spirituelle après ma désincarnation, j'ai été un peu surpris par cette réponse, bien que la chose ne me paraisse pas impossible.

Je vous envoie un croquis d'une autre vision que j'ai eu à l'état de veille, il y a quelques années ; c'est un tableau allégorique, représentant l'*aurore du spiritisme*. Il serait difficile de rendre par la peinture un tableau de ce genre, en raison de la finesse des détails et de la pureté de la lumière et des fluides qui le formaient.

Ne connaissant pas le dessin, je ne puis que vous en donner une ébauche informe, mais avec un peu de bonne volonté, vous pourriez vous représenter un globe lumineux s'élevant radieux et projetant ses rayons au loin ; dessus un ange figurant l'esprit de lumière, chassant d'un geste autoritaire l'esprit des ténèbres et du mal, figuré par Satan et le globe noir.

Toutes mes visions sont éclairées par une lumière éclatante et d'une pureté absolue, qui ne peut être comparée avec celle du soleil.

V. Coez, *Commandant retraité.*

UNE DÉSILLUSION DE MÉDIUM

Je ne veux pas médire du spiritisme ni des médiums, étant moi-même de ces « naïfs » qui croient au merveilleux du monde visible et invisible, je vais seulement prémunir ceux qui, encore novices en science psychique, accordent une foi entière à tout ce qui nous vient de l'au-de là. Le terrain spirite, semblable à celui d'un sable mouvant, offre des écueils et il faut les signaler « aux emballés » sans se soucier des railleries des mécréants, auxquels nous donnons notre expérience en pâture.

Il y a des années, par une voie mystérieuse, dont je ne parlerai pas, je fus conduite, à travers les religions et les philosophies humaines, vers la

science spirite qui apporta à mon esprit inquiet une étincelle de la vérité, depuis si longtemps cherchée sans espoir.

Mon enthousiasme, comme celui de tous les néophytes, ne connut pas de borne. Pour ceux qui sont au courant des théories des esprits, il n'y a là rien de surprenant.

Ces théories ne donnent-elles pas la seule solution possible de la vie, en nous répondant au *pourquoi*, posé en vain, depuis des siècles, par tous les humains non satisfaits des fables, des mythologies païennes ou chrétiennes, autrement connues sous le nom de théologie? Ne réalisent-elles pas ces paroles de l'apôtre qui s'exclamait : « Oh! mort où est ton aiguillon? » et qui jusqu'ici, n'indiquaient que l'enthousiasme d'une âme fervente ?

Enfin, ne contiennent-elles pas le baume guérisseur de ces plaies profondes que le départ définitif de ceux que nous aimons produit si cruellement à nos cœurs sensibles ?

Oui, certes, toutes ces assertions sont bien fondées; le voile mystérieux, qui nous cache la vie réelle de l'au-de là, s'est soulevé un peu, et nos âmes, confiantes en la justice divine, peuvent courageusement continuer leur route jusqu'au terme de notre voyage, plus ou moins long et si chargé d'épreuves.

Cependant, — ah ! oui, il y a un *cependant*, — tout n'est pas aussi simple que les enseignements, en apparence fort concluants d'Allan Kardec, ont le don de nous le démontrer. Semblables aux initiés des croyances de l'ancienne Egypte, les néophytes du spiritisme ont leurs épreuves à subir pour obtenir un rayon de cette lumière dont l'éclat entier nous aveuglerait pour le moment.

En effet, plus ils se croient sûrs et convaincus, plus ils sont jetés d'une perplexité à l'autre. Nous pouvons, certes, correspondre avec les esprits des défunts (mille expériences concluantes l'attestent), mais la chose n'est pas aussi facile et aussi sûre que notre grand apôtre en spiritisme nous le dépeint. Quoi qu'il en dise, les vrais médiums sont rares et quand il sont réels et sincères, l'identité des esprits est encore la chose la plus difficile à établir.

« Entre votre monde et le nôtre, il n'y a pas de contrôle possible », me fut-il répondu par un esprit, quand, poussée par un désir d'exactitude scientifique, je voulus *poser un piège aux invisibles*.

Non, de contrôle, il n'y en pas, quoi qu'en disent les *croyants quand même*, mais il y a assez de preuves pour que nous puissions croire à l'ensemble des révélations spirites, et ce que nous y découvrons est d'un prix inestimable.

Mais j'arrive à mon histoire pour ne pas mettre la patience à l'épreuve.

Donc, j'étais devenue une adepte du spiritisme. J'avais vu des choses extraordinaires, merveilleuses, bien *suffisantes* pour me convaincre, moi, une sceptique, autrefois presque matérialiste.

Les communications que j'avais obtenues par des médiums étaient si concluantes que de mes doutes bientôt il ne restait plus le dernier vestige.

Cependant, une ambition s'était éveillée en moi, celle de devenir médium moi-même ; entrer directement en communication avec mes chers morts, devenir moi-même le mystérieux dépositaire de leurs palpitants secrets, c'était le désir le plus ardent de mon cœur. Quoi, du reste, de plus légitime ?

Je me mis donc à l'œuvre, infatigable dans les exercices recommandés pour développer la médiumnité.

C'était dans notre villa, au bord du lac Léman, je me vois encore, par ces belles et lumineuses après-midi d'été, assise sur le balcon de ma chambre, la main posée sur une planchette, munie d'un crayon, attendant anxieusement qu'il traçât les messages d'un monde inconnu.

Encore aujourd'hui, malgré ma déception éprouvée plus tard, à propos de cette expérience, je sens un poétique frisson, en rappelant à ma mémoire ces moments de fébrile excitation, enveloppée que j'étais de foi mystique, où mes regards, cherchant à pénétrer dans les sphères inconnues étaient devenus insensibles au paysage enchanteur que le spectacle des eaux bleues du lac et des cimes neigeuses des Alpes savoisiennes offraient à la rétine matérielle de mes organes visuels.

Tous les jours, à la même heure, m'enfermant dans ma chambre, m'entourant du plus grand mystère, je recommençais pendant des semaines, le même exercice de patience, évoquant avec une ferveur toujours égale, les chères ombres des rives immortelles.

Un jour enfin, la planchette craqua, puis se mit en mouvement. Je fus haletante. La voilà qui trace le nom de ma mère. Mon émotion fut si grande que, les larmes aux yeux, je dus lâcher ma planchette.

Le lendemain, je repris ma séance et à ma joie intense, mon expérience réussit presque instantanément.

J'eus un message entier !

Le surlendemain de même, et à mesure que je continuais, la tablette écrivait de plus en plus facilement des choses auxquelles mon cerveau étaient complètement étranger.

Du reste mon aventure va en donner la preuve.

Etant bientôt à même de mener une conversation régulière avec ma mère (c'est ainsi que se nomma toujours la force invisible qui animait le crayon), tantôt je lui posais des questions, tantôt je lui demandais des conseils. Toutes les réponses furent concluantes et ne pouvaient me laisser le moindre doute sur l'identité de l'esprit.

Quel ne fut donc pas mon étonnement quand ma mère (au moyen de la planchette, bien entendu), me dit soudain qu'il fallait télégraphier à ma sœur Léonie d'aller de suite à Paris...

« Mais tu n'y penses pas », lui répondis-je, tu sais bien que c'est impossible, nous ne désirons rien moins que sa présence à Paris pour le moment.

« Si, il faut qu'elle y aille ».

« Mais pourquoi ? »

« Il y a danger ; l'événement que vous attendez, aura une issue tragique ; Annette dans son état de santé ne pourra supporter la secousse ; télégraphie de suite ; il y a urgence ».

« Mais, osai-je objecter, c'est le contraire de ce qu'indique le bon sens ; c'est impossible ».

« *Oui, oui, oui*, traça la planchette avec force et précipitation ».

Ma résistance fut vaincue !

« Va vite Paris », furent les trois mots laconiques que je télégraphiai en hâte à ma sœur Léonie qui habitait à cent lieues de la Suisse et de Paris.

Cependant, je ne soufflai mot à personne de mon héroïque exploit, car je craignais avec raison que surtout mon mari, ignorant de mes tentatives spirites et fort sceptique de sa nature ne m'eût empêchée d'exécuter mon projet.

Ici, afin que le lecteur comprenne, il faut que je dise, par parenthèse, que j'avais une sœur à Paris, dont la santé très éprouvée nous avait en maintes circonstances donné les plus vives inquiétudes ; mais que pour le moment sa personne n'était pas directement en cause ; l'événement auquel ma mère, c'est-à-dire son esprit, faisait allusion, pointait à l'horizon, la touchait certainement de près, sans cependant nous tourmenter outre mesure, confiantes comme nous l'étions dans son heureuse issue.

Ma sœur Léonie ignorait cet événement et nous tenions à ne pas jeter l'alarme de son côté.

L'esprit avait donc bien soulevé une question réelle, spontanément, sans que ma pensée l'y eût conduit, et même en *dépit de ma volonté*, circonstance particulièrement importante, comme preuve de la réalité du phénomène.

Ma sœur Léonie, en recevant ma dépêche, devait nécessairement croire à une aggravation dans l'état de santé de ma sœur Annette et par conséquent partir sans retard.

Mais je reprends mon récit.

Ma dépêche étant expédiée, je fus prise d'une agitation fébrile, autant par suite de la catastrophe annoncée que par la mystérieuse façon dont j'en eus connaissance, et ne pouvant trouver le courage de garder mon secret, j'en fis l'émotionnante confidence à mon mécréant époux.

Sans peine on peut s'imaginer sa surprise. Au spiritisme, il n'y croyait pas, mais ce à quoi il croyait, c'est à ma parfaite sincérité. Quand je lui racontai la façon dont j'obtins mon message, il ne me fit pas l'affront de

douter de mes paroles, sachant surtout combien j'étais personnellement opposée au voyage exigé par mon invisible interlocutrice. « Mais, s'écria-t-il, tout cela est fort extraordinaire ; s'il était vrai que les forces invisibles pussent nous mettre au courant de ce qui se passe et *de ce qu'il ne nous est pas permis de connaître par les voies ordinaires*, si elles avaient toute facilité de nous avertir *à temps* des dangers qui nous menacent. nous serions là devant une découverte d'une bien grande valeur, en même temps que devant un problème qui porterait atteinte à la justice divine, *puisqu'il y aurait des privilégiés*. Jusqu'à ce que la preuve en soit faite, permets-moi d'en douter ».

Ce scepticisme m'agaça beaucoup, je le trouvai impie. L'insistance de l'esprit avait vaincu mes doutes, il me semblait qu'il en devait être de même de ceux des autres.

L'impatience avec laquelle, à partir de ce moment, j'attendais une lettre de Paris, n'eut pas de bornes. J'aurais voulu aider le temps à engloutir les instants.

Enfin, le lendemain arriva et avec lui le courrier de Paris.

J'y trouvai deux lettres : une de ma sœur Annette et une de ma sœur Léonie, toutes les deux pleines de reproches et de questions. Cette dernière disait : « Pourquoi m'as-tu envoyé cette dépêche alarmante par son laconisme ? J'ai cru Annette à la mort ; que signifie cette mauvaise plaisanterie ? etc.,etc.». L'autre lettre,celle d'Annette (celle-ci est spirite comme moi),me demandait des explications en me narrant une scène d'un comique achevé entre elle et ma sœur Léonie. Entre autres, la lettre me rapportait la petite incartade suivante de ma sœur Léonie à mon adresse :

« Alors, c'est cette Claire qui m'a joué cette mauvaise farce, en me faisant faire cent lieues pour rien ! Je parie que ce sont *ses esprtis qui se sont encore moqués d'elle*.

« Oh ! ce spiritisme ! Je le disais toujours, cela la mènera à avoir des rapports avec le diable ; le curé me l'a encore dit l'autre jour ! (*sic*). »

Enfin, ma sœur Annette, soupçonnant également quelqu'exploit médianique, comme motif de la dépêche alarmante, me demanda des explications, en m'avouant que la présence inopinée de notre sœur lui était plutôt gênante qu'utile. Et la lettre continuait sur ce ton de regret...

Quand j'eus fini de lire,mon mari se tordant littéralement de rire,s'écria :

« Alors, voilà, ma bonne amie, comment tu as été mystifiée ! Et bien, ils sont gentils tes esprits ; et si c'est ainsi qu'ils nous avertissent, nous ferions de jolies bévues en les écoutant. »

Puis un nouvel éclat de rire.

J'étais vexée ; on le serait à moins ; cependant, j'étais contente : la catastrophe annoncée par l'esprit n'avait pas eu lieu et la douloureuse angoisse que j'avais subie depuis deux jours, à son tour, fit place à un fou rire, malgré mon mécontentement de m'être montrée trop crédule.

A la fois, tous les sentiments possibles s'emparaient de mon pauvre être : déception, soulagement, hilarité. Lequel dominait ?

Je n'en sais rien. On se moquait de moi !

Cela me touchait peu ; je me moquais encore bien plus de moi-même. A la fin, la désillusion triompha dans cette cacophonie d'émotions diverses. Hélas ! je ne savais pas que, dans les débuts, c'est là le sort de presque tous les médiums. Je repris donc ma planchette fatale et attendis un message. Il ne tarda pas à venir.

« Tu as bien fait », m'écrivit-on, « la catastrophe ne se fera pas attendre ».

« Ah ! non, j'en ai assez » m'écriai-je et me levant en sursaut, je punis la planchette de vingt-huit jours de placard et me décidai à attendre tranquillement la marche des événements.

Quelques jours plus tard on m'annonça de Paris, que tout danger était conjuré et qu'il n'y avait plus rien à craindre. En conséquence, le long voyage de ma sœur Léonie avait été fait en pure perte.

Le message spirite avait été entièrement faux ; le mystérieux agent s'était complètement trompé dans ses prévisions.

. . . . . .

« Or », me disait les uns, « c'est là une preuve, une fois de plus, que l'esprit que vous croyiez être celui de votre mère, n'était qu'un mystificateur ! »

« Pourquoi cela ? » leur répondai-je, ma mère, de son vivant sur la terre, se trompa maintes fois et étant d'une nature inquiète, elle se serait sûrement tourmentée de ce qui se passait et aurait, sans nul doute, *exigé le voyage de ma sœur Léonie*, mentionné plus haut. Ce qui vous paraît donc une preuve de *non-identité*, est pour moi qui reconnais, dans cette erreur même, le trait caractéristique du tempérament de ma mère, *une certitude de plus de son identité*. »

Les autres m'objecteront :

« Votre échec est une raison nouvelle pour déclarer que le spiritisme est une erreur absurde ; vous fournissez une preuve d'auto-mystification à défaut d'auto-suggestion, etc., etc. »,

Qu'il me soit permis de faire ici un rapide examen de ces jugements divers, mais également irréfléchis.

De tricheries, il ne pouvait être question, puisque je n'avais pas intérêt à me tromper moi-même ; hallucination pas davantage, le colloque écrit faisant foi de la réalité du message ; reste la surexcitation de mes hémisphères cérébraux et l'auto-suggestion, la théorie du conscient et du subconscient.

J'étais certainement surexcitée par le charme que j'éprouvais à correspondre avec l'invisible ; mais pourquoi cet état d'esprit, dans lequel je trouvais mon bonheur, aurait-il créé de toutes pièces la nécessité du voyage de

ma sœur auquel non seulement je ne pensais pas, mais auquel j'étais hostile ? L'auto-suggestion se réfute pour la même raison. Il nous reste le conscient en rupture d'harmonie avec le subconscient. Ces conjectures sont fort habiles *pour ne pas donner raison au phénomène*, mais elles n'expliquent rien, étant en elles-mêmes inexplicables.

Comment ! notre entité terrestre donnerait l'hospitalité à une sorte de *parasite psychique* qui pourrait se mettre en guerre ouverte avec notre « ego », celui dont nous avons conscience. L'un pourrait tromper l'autre ! Mais ce serait à *déserter de son propre moi* !

J'aimerais encore mieux admettre les théories des occultistes qui nous font entrer en scène toutes espèces de personnages plus ou moins sinistres, plus ou moins répugnants ; qui nous font miroiter devant les yeux, des *loques*, des *coques*, des larves, etc., etc., créations qui ne sont guère plus agréables que celle du diable en personne ; mais qui, en fin de compte, ne constituent toutefois que l'armée des *ennemis extérieurs*.

Non, toutes les probabilités étaient du côté de la réalité du phénomène spirite, la seule chose qui restait à prouver, était la *sincérité* de l'agent invisible. Avais-je suffisamment de raisons pour croire que cet agent était l'âme de ma mère ?

Envers et contre tous, je soutiendrais encore aujourd'hui qu'il en était ainsi ; toutes ses communications me prouvaient que l'esprit s'intéressait à moi comme il n'y a qu'une mère qui s'intéresse à sa fille, et même ses phrases avaient souvent les expressions et les tournures dont elle se servait de son vivant.

« Et, cependant, elle vous a trompée ? »

« Oui, certes, elle m'a trompée, mais pourquoi serait-elle infaillible après sa mort, ne l'ayant pas été pendant sa vie ?

La mort n'étant que la simple désagrégation de la matière qui enveloppe l'esprit, *pourquoi* produirait-elle un changement sur celui-ci ? S'il suffisait d'avoir quitté la terre pour être clairvoyant, nous serions tous bientôt semblables à des dieux !

L'inexactitude du renseignement n'est nullement une preuve de la non réalité de l'esprit et surtout de sa non identité. La preuve de l'intervention d'un agent étranger étant faite, pourquoi ma pensée aurait-elle plutôt attiré un esprit inconnu que celui de ma mère ? « Qui s'aime s'attire », dit un vieil adage ; pour ceux qui admettent le principe de la survie, cet argument ne prouve-t-il pas en faveur de ce que j'avance ?

Je ne doute donc pas plus aujourd'hui qu'alors, d'avoir réellement correspondu avec l'âme défunte de ma mère, mais, un peu revenue de mon enthousiasme, sur la valeur des communications, *en tant que vérité absolue*, je me méfie désormais, autant des avis des morts que de ceux des vivants.

CLAIRE G.

LA THÉORIE DES VIBRATIONS RÉFUTÉE

PAR LE Dr E. D. BABBITT.

La théorie nouvelle des phénomènes spiritualistes basée sur la « multiple personnalité de l'Ego », ou la loi universelle des vibrations dont nous avons rendu compte dans notre revue de juin, a soulevé de la part des adversaires, contre son auteur le philosophe de la Californie, Ch. Dawbarn, un tollé qu'il est facile de comprendre et d'expliquer en ce qu'elle touche à des convictions intimes et anciennes et qu'elle est venue jeter le trouble et la désolation dans bien des cœurs qui avaient fondé sur des théories primitives, toutes leurs espérances et croyaient y avoir trouvé leur chemin de Damas. Nombreuses ont été les réponses, virulente la controverse dont elle a été l'objet de la part des savants, des philosophes des divers états de l'union.

Parmi elles, celle dont les arguments sont les plus sérieux et les plus convaincants, émane du Dr E. D. Babbitt, doyen de la Faculté de médecine de Los Angeles (Californie), savant non moins éminent que son illustre antagoniste. Il semble, dit l'écrivain, que depuis que la théorie des vibrations a fait son apparition, on ait trouvé une panacée pour résoudre toutes les questions qui sont du domaine de la psychologie et que la science ait dit son dernier mot. On lui attribue l'explication de toutes les forces, mentales, psychiques et autres. Les vibrations de tel homme sont, dit-on, en harmonie avec celles de tout autre; ou bien encore, c'est une personne de vibrations délicates. Or, disons-le tout de suite, tout cela n'est qu'envisager les effets et négliger les causes, les principes fondamentaux eux-mêmes. En effet, qu'est-ce qui produit ce mouvement, cette vibration? Une roue vibre et se meut; la force qui la fait mouvoir est-elle dans la roue? Non; elle est ou dans l'eau, ou dans le vent ou dans la vapeur ou encore dans quelque autre fluide; car, remarquez-le, la force est un fluide, toujours; dans ce monde comme dans le monde invisible; et il est démontré que l'électricité, la lumière, la chaleur, la force mentale comme la force nerveuse, ainsi que toutes les autres forces sont des fluides. Nous savons que, en harmonie avec ce principe, Mesmer avait raison quand il affirmait que les émanations vitales des êtres humains, connues sous le nom de magnétisme, étaient fluidiques. Et pourtant, que de sarcasmes, que de diatribes n'ont pas été lancés contre lui par ses adversaires! Envisager le magnétisme comme un fluide, la force psychique comme un fluide pouvant passer d'une personne dans une autre, était chose trop monstrueuse. Braid qui inventa le terme hypnotisme, condamnait cette idée et Bjornstrom, de même que presque tous les médecins de l'ancien temps, traitaient Mesmer avec mépris et combattirent violemment ses théories. Mais voici qu'une loi vient confondre ses détracteurs : loi immuable comme la vérité qui prouve que ce sont eux qui sont les empiriques, les ignorants; car la nature entière nous dit qu'une

force ne peut être, si elle n'est fluidique. C'est précisément parce qu'ils n'ont pas connu cette loi qu'ils se sont fourvoyés dans le traitement des maladies nerveuses et qu'ils n'ont pu sonder les mystères de l'hypnotisme, lesquels étant bien compris, mènent à la connaissance des forces divines.

Mon ami, Ch. Dawbarn vient affirmer que la mémoire, de même que les forces mentales, ne sont que de simples formes de vibrations, lesquelles cessant avec la mort détruisent tous les souvenirs de la vie terrestre. Mais cette théorie ne vaut guère mieux que celle du matérialisme qui déclare que la mort détruit le cerveau et que, par conséquent, il ne peut plus y avoir de vie ou de force mentale après elle. A quoi sert, en vérité, de faire une semblable assertion quand dix mille faits démontrent, au contraire, que l'esprit est doué de la mémoire la plus pénétrante, non seulement des choses terrestres, mais encore des faits spirituels.

Il est hors de doute que certains médiums qui ne sont qu'imparfaitement développés ont une aura si obscure qu'ils peuvent troubler partiellement l'intelligence de l'esprit et même pervertir ses sentiments; mais il a été prouvé, d'une manière flagrante et indiscutable, nombre de fois, que l'esprit a manifesté des souvenirs et révélé des faits qui étaient totalement inconnus du médium. Il est donc absolument dérisoire de supposer qu'un être humain, en se désincarnant, doive emporter avec lui, dans la vie spirituelle, tout un bagage de vibrations afin de conserver sa mémoire.

En effet, qu'est-ce que la mémoire? C'est la faculté que possède l'esprit de conserver, de se rappeler et de reconnaître les idées ou les états antérieurs de l'âme. La lumière psychique qui est en dedans de chaque être humain, révèle ces images ou impressions à notre conscience et c'est ce que nous appelons la mémoire. Ce sensorium est une partie intégrante du corps psychique ou immortel et passe avec lui dans la vie future. S'étant alors débarrassé de la matière rude du corps et agissant sous l'influence d'éthers plus légers, plus fluidiques, tous les souvenirs, toutes les perceptions et les facultés de la raison sont beaucoup plus vives que dans la vie terrestre.

J'ai cité, dans mon ouvrage *L'éducation de l'homme*, de nombreux faits tendant à démontrer que le corps spirituel, même dans cette vie, est capable de se rendre indépendant du corps physique, matériel et d'en être séparé. Dans ce cas, nous avons alors un cerveau spécial et un corps matériel plus développés qui sert de temple à l'esprit; c'est un corps invisible à l'œil physique, non point par défaut de vibrations, mais parce qu'il est trop subtil, trop pur pour nos perceptions grossières. Parlons donc moins des vibrations comme produisant les merveilles de l'esprit et étudions les manifestations de la conscience vivifiées par le flux éternel des forces éthérées.

PROF. MOUTONNIER

M. Moutonnier fait sa *cure d'air*. *Séjour de montagne* (Haute-Savoie), à Dingy-Saint-Clair (près Annecy). — PARADIS-HOTEL (600 mètres d'altitude). Au pied du Parmelan, chez Mme Gacon, la femme humanitaire.

Le pays est merveilleux; les chambres claires et aérées, avec une vue splendide et centre d'excursions, jeux de boules, balançoires et jeux divers.

Le tramway d'Annecy-Thônes, dessert Dingy cinq fois par jour, pendant l'été.

Au Paradis-Hôtel, les principes culinaires de feu Mique, le gourmet savoyard si réputé, sont observés rigoureusement.

Aperçu des prix : Chambre et pension comprise depuis 6 francs par jour. Déjeuners et dîners depuis 3 francs, vin compris.

Nous recommandons cette maison; la directrice, spiritualiste et femme de bien, a créé Paradis-Hôtel pour, avec les bénéfices, secourir les pauvres gens des Hautes-Alpes, si éprouvés par les grandes neiges et le manque d'industrie. Aider les petites gens, les consoler et les encourager, c'est une œuvre bénie.

GUÉRISSEURS DE MONTIGNAC ET FIGERS.

Cher Monsieur Leymarie,

Mon fils est soldat à Pau; mes filles grandissent aussi; et nous, mon vieil ami, nous vieillissons; notre tâche n'est encore pas finie, car il y a toujours à semer dans le vaste champ du Maître. Tant mieux si la moisson nous paie de nos peines.

L'ami Bouyer et moi nous avons toujours de plus en plus du travail; les malades arrivent de toutes parts réclamer notre secours. Les réunions ont toujours lieu chaque quinzaine, sans interruption depuis vingt ans.

Nous nous efforçons de faire le bien et on cherche le moyen de nous nuire; la jalousie et l'envie ont poussé les voisins de l'ami *Bouyer* à le dénoncer au parquet, une perquisition de la gendarmerie a été faite chez lui, sans résultats.

Comme dans nos réunions nous sommes quelquefois près de 80 à 90 personnes, nous avons été obligés de demander et nous avons obtenu l'autorisation de les rendre publiques, afin de satisfaire tous les malades qui viennent demander du soulagement.

Monsieur Leymarie, Dieu exauce nos prières et permet ainsi que la vérité prenne son essor; les guérisons que nous avons obtenues à Cognac ont bouleversé les esprits, et feraient croire au miracle; nous savons que ces guérisons sont toutes naturelles, et les ouvriers spirites ne sont pas assez nombreux encore, pour combattre le mal.

Dans nos séances, avec l'ami Bouyer, nous magnétisons pendant quatre heures, sans aucune rémunération, vous le savez, trop heureux de constater que les guérisons s'accomplissent. Partout on nous tend la main, on nous embrasse comme des frères, par reconnaissance.

La belle-mère de l'ami Bouyer est toujours forte, toujours bonne pour tous, et prête à rendre service; elle s'est beaucoup tourmentée, lorsque les gendarmes sont venus dans les premiers jours de ce mois, elle a beaucoup pleuré.

Le spiritisme fait de grands progrès dans notre contrée, espérons que Dieu nous

donnera la force, le courage dans l'accomplissement de notre œuvre de charité et d'amour pour nos frères malheureux.

Pardonnez-nous de n'être pas venus les premiers vous offrir nos vœux de nouvelle année ; croyez-le bien, notre pensée à tous s'en va vers vous et nous prions Dieu de vous donner la force, jusqu'à la fin de votre existence, pour accomplir comme nous, la tâche ou la mission qui vous est donnée et que vous avez acceptée.

THÉODORE GUIET

LA FIN DE L'HUMANITÉ (1)

Ce que l'homme peut accomplir par la force de sa volonté est absolument incroyable. Aussi faut-il espérer qu'un jour plus conscient de sa mission sur la terre, il saura vivre d'une tout autre manière que de la vie presque animale qui semble être aujourd'hui son partage.

Pour ne mentionner qu'un exemple de ce que nous avançons nous donnerons ici un court passage d'un de nos récents travaux qui prouve ce que peut l'homme par le seul effet de sa volonté ; nous voulons parler de la suppression prolongée de la respiration, voici ce que nous disons dans un de nos ouvrages (2) :

« Avec le présent chapitre, nous abordons une des plus hautes questions de l'Esotérisme, car nous y étudions la suppression des souffles.

Il y a cinq phases qui permettent la suppression des mouvements respiratoires ; ce sont : *Prânâyâma, Prâtyâhâra, Dharana, Dhyâna* et *Samadhi.*

Quand les yogis peuvent se tenir deux heures consécutives dans deux principales postures (*Padamâsa* et *Sidhâsana*), ils peuvent commencer à entreprendre le *Prânâyâma*, phase de trance volontaire qui est caractérisée par une transpiration abondante, des frissons nerveux qui parcourent tout le corps et un sentiment de légèreté excessive dans tout l'être, qui fait éprouver au Yogi, une sorte dégagement astral à l'état latent,

Après la phase *Prânayâma*, vient celle de l'auto-magnétisation dite *Prâtiâhâra*, durant laquelle les fonctions sensorielles sont totalement suspendues.

Après le *Prâtiâhâra*, le yogi pratique le *Dhârâna* : dans cet état, il médite ses actions mentales, les fond dans Atma et s'élève au-dessus d'elles.

Dans cette nouvelle phase, la sensibilité et le mouvement volontaire

(1) Voir la *Revue spirite* du 15 août 1899.

(2) Page 109 du LIVRE DES RESPIRATIONS ou Traité de l'art de respirer. 1 vol. in-18 avec figures, Paris, Chamuel, éditeur, 1889, et Librairie des sciences psychiques. 42, rue Saint-Jacques.

n'existent plus et le corps peut prendre et conserver telle posture qu'on lui donne ; c'est l'état de catalepsie, après lequel les Yogis arrivent à celui de *Dhyânâ* qui est une phase de haute auto-magnétisation, dans laquelle ils sont, disent-ils, plongés dans une lumière brillante, sans fin et omnipénétrante dénommée en sanskrist : *Ananta-Jyoti*, qui ne serait autre que l'*Aither*, l'*Akasa* ou l'âme universelle. Dans cet état le Yogi est clairvoyant, c'est-à-dire possède la double vue.

Une des méthodes pour produire l'auto-magnétisation est dénommée *Pranapanayoga* ; elle consiste dans l'absorption réitérée du même air.

Enfin le dernier stade de l'auto-trance du Yogi, est un état dit de *Samadhi* dans lequel, il peut vivre sans air, sans manger, ni boire. Dans cet état, l'esprit s'absorbe dans l'objet de ses recherches ou en lui-même, dans son âme, dans sa conscience et s'il ne peut s'absorber ainsi, il se forge, en son mental, un objet propre à fixer son attention.

Un Yogi en *Samadhi* est dans un état tel qu'il considère toute chose avec un œil indifférent.

Il y a deux genres de *Samadhi* respectivement dénommés *Samprajna* et et *Asamprajna*. Dans le premier état, on peut, à volonté, non seulement suspendre, mais arrêter même les mouvements du cœur et des artères, mourir et expirer à son gré, puis revenir à la vie.

Dans l'*Asamprajna*, le Yogi ayant la langue retournée dans la gorge (pharynx) ne peut revenir à la vie, qu'avec l'aide et l'assistance d'une personne étrangère.

The theosophist nous apprend que dans les vingt-cinq dernières années écoulées, il y a eu trois cas de *Samadhis* ou hivernage humain ; l'un à Calcutta, un second à Jesselmère, et le troisième dans le Penjab. Le Dr Nobin Chinder Paul, nous dit avoir été témoin oculaire du premier cas, celui de Calcutta...

Abordons maintenant le Prânâyâma. Qu'est-ce que le Prânâyâma? Si nous ouvrons le *Dictionnaire d'Orientalisme*, à ce mot, nous y lisons :

Exercice pratiqué par le Yogi ; il consiste à retenir son souffle d'abord quelques secondes, puis quelques minutes, enfin par un long entraînement, quelques heures.

Le Yogi s'entraîne au Prânâyâma pour accomplir l'exercice de la mort apparente, ce qu'on dénomme en Occident, *Anabiose*, c'est-à-dire suspension complète des fonctions vitales. Quand le Yogi peut pratiquer à volonté le Prânâyâma, on lui fait sous la langue une incision qu'on élargit un peu chaque semaine, ce qui, au bout d'un certain temps, lui permet de retourner sa langue dans le gosier, de manière à fermer, à boucher l'arrière-gorge.

Les pratiques du Prânâyâma sont accompagnées d'ablutions, de mas-

sages, de prières ; enfin le Yogi ne doit consommer que des végétaux pour son alimentation, et ne prendre aucune médication. Le jour de l'expérience anabiotique arrivé, le Yogi se nettoie l'estomac, s'étend sur une toile, sur un drap, puis se recueillant, il s'hypnotise en fixant le bout de son nez avec ses yeux : enfin, il retourne sa langue dans son gosier et tombe en catalepsie.

Alors, les assistants lui bouchent tous les orifices du corps avec de la cire vierge, et l'on enferme ce cadavre vivant dans un cercueil qu'on dépose dans un caveau, dont la pierre fermant l'ouverture horizontale est recouverte de terre et ensemencée de gazon.

Au bout d'un temps déterminé, 20, 30, 50 ou même 60 jours après cet enfouissement, on ouvre le cercueil, et le Yogi est ramené à la vie, à la suite de diverses opérations décrites dans le volume cité.

Les lignes qui précèdent démontrent donc ce que l'homme peut obtenir par suite d'entraînement ; cette digression démontre également que le scepticisme de M. de Nadaillac est aussi un peu hors de saison.

Ceci dit, revenons à son travail intéressant, à sa conclusion, nous la donnerons presque *in extenso*, tant nous la trouvons remarquable dans son ensemble. « Quelles sont les conclusions que comporte ce travail ? Nous savons mal le passé, nous savons à peine le présent, nous ignorons complètement l'avenir, et c'est sur des chiffres plus ou moins sérieux, des données plus ou moins exactes, qu'il nous faut les établir. Nous avons parlé des espérances ambitieuses que nous pouvions concevoir. Qui peut dire que ces espérances se réaliseront ? Qui peut dire ce que seront les siècles futurs ? Qui peut dire que les progrès dont nous sommes si justement fiers, ne se changeront pas en régressions ? Qui peut dire que notre civilisation, qui a créé la richesse et qui, par un juste retour, s'est développée avec elle et par elle, ne se transformera pas, tout au moins pour certains peuples et pour certains pays, en destruction et en barbarie ? Sans doute, il n'est plus de ces légions sorties de régions inconnues, devant lequelles les empires s'écroulaient, les peuples périssaient. Mais les barbares ne sont-ils pas au milieu de nous ? Ne sommes-nous pas en présence de la grande lutte de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont, lutte plus savante, mieux organisée qu'elle ne l'a été à aucune autre époque de l'histoire ? Faut-il rappeler les Jacques de la France, les Anabaptistes en Allemagne ? Faut-il dire ce que nous avons hélas vu de nos yeux ; les Parisiens brûlant, avec méthode, leurs monuments, détruisant eux-mêmes leur cité sous les yeux du vainqueur ? Ni les progrès de l'aisance générale, ni les progrès de l'instruction, ni la vie plus facile et plus confortable, ni la liberté portée à des limites extrêmes, n'ar-

rêtent la marche du fléau (1). Supposons ces barbares, le nom n'est que trop juste, maître d'un pays, d'une région, d'un continent même, quelle dévastation, quelles ruines n'entraînerait pas leur victoire ? Il faudrait des années, des siècles peut-être, pour effacer les traces de leur éphémère puissance, et il n'est pas difficile de prévoir l'action qu'elle exercerait sur le mouvement de la population (2).

« Le danger n'est cependant pas aussi grave, à ce dernier point de vue, que nous pouvons le supposer.

Avec les prodigieux moyens dont dispose la société moderne, le passé d'un peuple, ses travaux et ses gloires ne peuvent complètement disparaître, comme l'histoire le montre pour les grands empires d'antan. Si longue et si dure que soit la tempête, si terrible qu'elle se montre pour les peuples condamnés à la subir, le calme finira par renaître, le mouvement démographique reprendra son niveau, et cette société, si éprouvée, en se reconstituant avec de nouveaux éléments, reviendra à ses anciens éléments.

« J'ai montré que grâce aux progrès de la science, grâce aux progrès de l'industrie, les grandes famines, les grandes épidémies, les guerres même de longue durée, n'étaient plus à craindre. Ceux qui nous remplaceront n'ont donc à redouter que des arrêts momentanés de leur prospérité, que des perturbations partielles, redoutables pour un moment, mais qui ne peuvent amener que bien rarement, si même elles l'amènent, la dépopulation d'un pays comme les crises terribles qui ont marqué le passé de l'humanité.

« La thèse du général Brialmont se justifie donc dans une certaine mesure. Elle se résume en quelques mots. Dans la constitution de l'humanité telle qu'elle existe, la progression de la population est illimitée et comme, au contraire, la superficie des terres cultivables est essentiellement

(1) L'évolution de l'individu marque celle des groupes, celle des groupes celle de l'humanité ; telle est la marche de l'évolution du progrès.

(2) M. le marquis nous paraît ici un peu *beaucoup* paradoxal et ne vivre que dans son *milieu d'aisance, de vie plus facile et plus confortable.*

Jamais, à aucune époque la misère noire, l'exploitation du pauvre, le déni de justice envers lui, n'a causé autant de ruine, autant de suicides.

Que les classes dirigeantes et monopolisatrices aient jamais été aussi riches, aussi millionnaires qu'aujourd'hui, nous l'admettons. Mais, il y a beaucoup de gens, les exploités et les volés, les égorgés par les tribunaux, qui trouvent que tout est loin d'être pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, les spiritualistes et les spirites trouvent qu'il reste beaucoup à faire pour arriver au temps que M. le marquis croit si prospère pour tous.

E. B.

limitée, il arrivera forcément un moment où il faudra constater un déficit de production à côté d'un excédent de population et où la terre par conséquent, ne pourra plus nourrir ses habitants.

« C'est là un péril que ne soupçonnaient guère ceux qui nous ont précédés. L'accroissement de la population était regardé comme la force et l'honneur d'un Etat. Le Parlement de Paris disait à Louis XI, dans des *Remontrances* restées célèbres : « La gloire du roi est dans la multitude du « peuple. » Plusieurs siècles plus tard, Frédéric-le-Grand, écrivait dans le même esprit : « Le nombre des peuples fait la richesse de l'Etat. » Nul ne pensait que l'excès de la population pût jamais devenir un danger. Un démagogue anglais Godwin, soutenait à la fin du siècle dernier, que la population du globe pouvait croître pendant des milliers de siècles encore, sans que la terre ne cessât de suffire à la nourriture de ses enfants (1); de nos jours, un économiste éminent, Bastiat, estimait que la densité croissante de la population équivalait à une facilité croissante de la production.

« M. Thiers, enfin dans un ouvrage qui eut son heure de célébrité (*De la « propriété*, Paris, 1848) disait : « Si l'on pouvait imaginer un jour où toutes « les parties du globe seraient habitées, l'homme obtiendrait sur la surface « du globe, dix fois, cent fois, mille fois plus qu'il ne recueille aujourd'hui... L'espèce humaine finira, glacée ou brisée, n'ayant encore mis en « culture que la moindre partie de l'univers qu'elle occupe. »

« Des observations plus précises, plus conformes à la science moderne, permettent de modifier ces conclusions en ce qu'elles ont de plus absolu.

(*A suivre*) E. Boso.

MORTE QUI RESSUSCITE. APPARITION D'UN DÉCÉDÉ

Cher Monsieur Leymarie : Voici la suite du récit de M. Victor R. Lang, traduite de la revue *Psychische Studien* nº XI, 1898, page 560 :

Un fait très intéressant fut envoyé des environs de Nizankowice, à la gazette polonaise *Echo Przemyskie*, qui paraît à *Przemysl* en *Galicie* : — « *A Falkenberg*, Marianna Bogdanowich a rendu son âme à Dieu, le 26 janvier 1898 à l'âge de 31 ans ; elle était malade depuis bien des années, de la phtisie pulmonaire.

Ses parents étaient réunis autour du lit de la mourante, et lorsque le décès parut imminent, on mit entre ses mains un cierge béni, usage des

(1) *On population, on Enquiry concerning the Power of Increase in the Number of Mankind in answer to M. Malthus*; London 1820. — Godwin réfuta vivement les théories de Malthus.

catholiques romains. Ensuite, tous les assistants se mirent à genoux pour réciter les prières des agonisants.

Un quart d'heure après la prière, la souffrante rendit le dernier soupir, devint froide et rigide ; elle ne respirait plus, le pouls était arrêté, en un mot elle avait toutes les apparences de la mort.

Au bout d'un temps assez long, les membres de la famille étaient toujours là, à pleurer et à se désoler ; tout-à-coup la soi-disant morte se réveilla, ouvrit les yeux, reprit sa connaissance et demanda : « Pourquoi donc pleurez-vous?... Mon Dieu, il faisait si bon, là-haut..... je m'étais déjà élevée dans l'espace, dans l'éther ».

La pauvre malade, vécut encore quelque temps, conservant sa pleine connaissance ; et mourut ensuite bien tranquillement ».

D'après le journal polonais quotidien, *Dziennik Polski*, paraissant à Léopold (Galicie), les journaux quotidiens de Saint-Pétersbourg racontent le fait très intéressant que voici :

« Un riche commerçant juif des environs de Saint-Pétersbourg, attendait il y a deux semaines, son fils un collégien, pour les vacances ; ce garçon n'arrivait pas, ne donnait plus de ses nouvelles. Un jour, ce commerçant revenait en chemin de fer de la Baltique, à sa campagne ; il vit tout à coup son fils sur la plate-forme d'un wagon de troisième classe. Etrangement surpris et heureux, il courut à lui, *cum manibus apertis*, mais en s'approchant il constata, hélas ! qu'il n'y avait personne sur la plateforme, qu'il était le jouet d'une hallucination.

Très inquiet, triste et abattu, le pauvre homme arriva soucieux à sa demeure ; jugez de sa consternation ! en pénétrant dans la chambre destinée à son fils, la première chose qu'il aperçut fut le cadavre de son fils, étendu sur le parquet.

Le commerçant, au plus grand désespoir, se jetta sur le sol, mais le cadavre avait disparu et, à nouveau, il constata qu'il était le jouet d'une illusion.

Cependant, bien persuadé que son fils chéri ne vivait plus, il télégraphia au directeur du gymnase, chez lequel son fils faisait ses études, le priant de lui donner au plus tôt des renseignements sur son fils.

La réponse ne se fit pas attendre ; le commerçant constata, avec surprise, que son fils était mort au moment même où il avait cru le voir à la gare, sur la plateforme du wagon de troisième classe.

JOSEPH DE KRONHELM.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE

2e partie, par le médium : BARONNE ADELMA DE VAY (*Suite*)

(Voir la *Revue* de juillet 1895).

CHAPITRE II

PREMIER CERCLE ATMOSPHÉRIQUE ET PREMIÈRE SPHÈRE

Qualités de cette sphère, qui mérite le nom d'Enfer. Les péchés des sens d'immoralité. — Cette sphère est sous l'influence de Mars et du Scorpion.

Les effets de ses influences sur la Terre sont : vent du sud, — simoun, — maladie, — choléra, — peste.

Avant de nous mettre en route, ma sœur Betty et moi, nous nous enveloppâmes de fluides denses et imperméables ; il fallait nous conformer à l'atmosphère de cette sphère.

On comprend sous le nom d'*enfer* un lieu de douleurs et de péchés. Les Esprits de cette sphère sont affectés de douleurs physiques, provenant de leur périsprit grossier et matériel. Beaucoup d'esprits expient par ces moyens leurs péchés d'immoralité. Mais Dieu leur envoie des esprits consolateurs, même dans cette sphère triste et désolée. Ce n'est qu'une contrition profonde qui peut effacer les fautes. Beaucoup d'esprits tombent dans une torpeur qui semble être un sommeil plein de rêves affreux. Il n'y a point de moyen de les éveiller, si ce n'est par la douleur physique. On les traite en pauvres malades qu'ils sont. La nature, dans cette sphère, est un désert sans arbres, sans fleurs, sans eaux ; rien que du sable brûlant et le vent chaud des déserts. Ces esprits ont le besoin de manger et de boire, et, ne pouvant le satisfaire, ils ont faim et soif. Bien des personnes qui, sur la terre, n'aimaient que manger et boire et dont la vie s'écoulait dans les orgies et les festins, font là une pénitence bien dure et bien sévère. L'atmosphère, les fluides de cette sphère répandent de mauvaises influences sur votre terre, comme : le choléra, la peste (*le bascilus*). J'écoutai deux Esprits qui prêchaient à ces pauvres malheureux, dont quelques-uns pleuraient de douleur. D'autres riaient et se moquaient des prêcheurs. Le péché se punit soi-même dans cette sphère, comme partout. Ce qui fut sur la Terre un délice des sens devient ici une torture insupportable. Particulièrement affreux et répugnant me parut un Esprit qui avait fini sa vie par la morphine ; il était dans le même état qu'un autre Esprit qui était celui d'un ivrogne ; tous deux criaient : « *De la morphine* ! *Un verre d'eau de-vie* ! » Ils ne pouvaient assouvir leur soif inextinguible, et les poisons les rongeaient. Les bons Esprits ont érigé des asiles de santé pour les malheureux déchus, qui ne possèdent plus aucune volonté. Il arrive que des groupes

d'Esprits de cette sphère se percent un chemin vers la Terre; ils y deviennent ces diables séducteurs que Jésus nommait : « le lion rugissant. » Dans cette sphère, je rencontrai mon vieux serviteur J... qui m'avait servi trente années, mais avait été un ivrogne incorrigible. Il mourut d'une maladie provenant de l'abus des liqueurs. Il semblait réjoui de me voir. — « Comment vas-tu? lui demandais-je. — Très mal, répondit-il, j'ai toujours soif et je n'ai point de repos; oh! je ne suis pas à mon aise. Je sais bien que je suis mort; mais c'est l'Enfer ici! Enlevez-moi de ces lieux; je vous en conjure! Ce fut un sentiment bien singulier après ma mort, j'avais peur de mon propre cadavre. Je m'élançai dehors, et entrai dans un cabaret, mais, à ma grande frayeur, je ne pouvais pas boire, et pourtant j'avais soif. J'allais d'une auberge à une autre, me désolant d'être mort. J'eus une apparition, qui me dit : « Tu es mort, quitte cette terre »; et l'on m'amena ici, dans ce cachot. Ah! Madame, je veux bien tout vous confesser : Je n'ai pas été un serviteur aussi honnête que vous le croyiez; j'ai bien quelquefois volé, — car l'eau-de-vie se vend cher. On me dit ici de prier, mais je n'en ai pas le courage; et d'ailleurs en enfer c'est inutile de prier! » Je lui dis de prendre courage et de prier quand même, puis je l'amenai dans un de ces asiles d'âmes perdues, et je priai ardemment le gardien d'avoir soin de ce pauvre Esprit égaré.

Un moment plus tard, j'aperçus la comtesse A... Elle était dans un état pitoyable. Elle fut dans sa dernière incarnation une femme légère et ne se souciant guère de ses serments matrimoniaux. Elle prit l'habitude de la morphine et du cognac; sa mort fut affreuse! En regardant cet Esprit en guenilles, malpropre, à la figure lugubre et malheureuse, je me rappelai ce qu'elle fut autrefois. A l'âge de dix-huit ans, elle était une jeune fille fraîche et superbe. Voilà les dévastations que fait le vice, me dis-je. Je l'appelai. « Ah! une voix amie! dit-elle. Es-tu donc devenue prêtresse? Tu n'es rien pour moi. » Et elle se mit à rire. « Bien vivre, aimer et jouir! voilà ma devise. Il est vrai, que je suis morte, mais je n'ai pas pour cela quitté la Terre. Je me mêle dans la foule, je vais là où l'on s'embrasse, où l'on boit, où l'on mène joyeuse vie. Je vais dans les pharmacies inhaler la délicieuse morphine. Je suis heureuse d'être libre. Une chose me gêne, cependant : ce sont ces tableaux, ces paysages qui m'entourent, ces hallucinations! Oh! si tu pouvais me délivrer de tout cela! »

C'étaient les reflets de sa vie terrestre qui l'entouraient en tableaux fluidiques et ne la quittaient pas.

— « Pauvre amie, tu ne pourras jamais perdre de vue ces tableaux, si tu ne fais acte de contrition et pénitence, lui dis-je. — C'est bien triste, fit-elle; alors il faudra m'y habituer, car je n'ai nul désir de chercher le ciel; les saints me font horreur et je préfère la crapule d'ici, au moins ils sont drôles. Va! ne prends pas la peine de prier pour moi, je préférerais certainement un verre de cognac ».

Je pourrais encore te décrire l'état spirite d'un roué qui fut bien connu sur la Terre, où il occupa une haute position dans le grand monde. Il n'y avait point de moyen trop abominable pour lui quand il voulait perdre une femme, ou aboutir à ses fins. Il ne vivait que pour les plaisirs sensuels. C'est vraiment répugnant à décrire, l'état de son âme. Il est fouetté par les furies, par les remords ; tout ce qu'il fit d'atroce sur la terre est découvert à ses yeux et aux yeux de tous les Esprits ; à présent, tous le connaissent ; il n'est plus le prince dont on avait peur, il est l'esprit déchu, couvert de péchés, abhorré par tous. Sur la Terre on le nommait un démon, le voilà enchaîné dans une des prisons affreuses de cette sphère. Il a perdu toute force morale, il est esclave de ses méfaits.

Tous les Esprits de cette sphère doivent obéir à la loi de réincarnation dans un temps donné.

CHAPITRE III

PREMIER CERCLE ATMOSPHÉRIQUE. — DEUXIÈME SPHÈRE.

Cette deuxième sphère du premier cercle correspond au meurtre, à la guerre, au duel ; c'est encore un Enfer qui se trouve sous l'influence de Mars et des Verseaux. Les fluides de cette sphère apportent le vent du nord, les dangers de submersions, le typhus.

En sortant de l'affreuse chaleur de la première sphère, nous entrâmes dans les froidures de la seconde, pleine d'humidité ; la nature y semble morte et dépourvue. Nous rencontrâmes beaucoup d'Esprits missionnaires, allant à la recherche des Esprits de ceux qui furent exécutés sur la terre, afin d'exciter leurs âmes à la contrition. J'entendis prier un Esprit à haute voix ; on me dit qu'il avait été exécuté comme meurtrier. Il disait : — « Ne vous effrayez pas, je suis l'affreux F... Par ordre d'un Esprit élevé, je dois me confesser ici, à haute voix, pour l'enseignement d'autrui. Je reconnais mon erreur, ma faute. Je remercie Dieu, le monarque et le bourreau de m'avoir pendu. C'était une pénitence nécessaire au salut de mon âme. « Œil pour œil », dit la Bible. La punition est juste et elle est pour moi un grand soulagement. Ah ! que serait la vie en prison, séparé de tous ceux que j'aime ! Quelle horreur de voir toute ma vie ces mains souillées de sang et l'Esprit de ma victime irrité devant moi ! Toujours ces remords poignants, ces pensées, ces tortures, jusqu'à ma mort, ne serait-ce point une vie affreuse ? Mon épouse m'aurait pris en horreur, je n'aurais pu embrasser mon enfant, et jamais je n'aurais eu le courage de regarder ma mère en face. Mais la mort expiatoire a effacé bien des choses. Les hommes font preuve de plus de charité envers le malfaiteur exécuté qu'envers celui qui finit sa vie dans une prison. Celui-ci reste un homme terrible, affreux, dont les mains sont baignées de sang ; mais le malfaiteur pendu est devenu un pauvre pécheur. C'est pourquoi je remercie Dieu, le monarque et le bour-

reau de m'avoir exécuté. Je me repens du fond de mon âme ; cette mort du gibet m'a soulagé. Croyez-moi, je fus la proie d'Esprits terribles ; c'étaient des furies qui me poussaient au meurtre. Je ne veux nullement m'excuser par cela, puisque je savais que le tentateur, le diable, existe. Je n'avais point de repos, j'étais comme possédé de l'idée de tuer quelqu'un. Le sang-froid que j'eus pendant le méfait provenait d'une horrible surexcitation des nerfs ; le premier assaut contre ma proie avait besoin d'énergie : alors je me sentais comme poussé, obsédé par des forces occultes atroces. Ah ! si dans ce moment quelqu'un avait dit : « Halte-là, F..., tu vas commettre un meurtre » ! les démons se seraient peut-être enfuis.

« Le crime affreux accompli, des voix intérieures me suggérèrent les finesses du mensonge ; peut-être aurais-je commis un second meurtre dans ce délire démoniaque ; mais, Dieu merci, on me mit en prison, et, quand la conscience morale me revint, je fus navré. Je n'aurais su vivre longtemps avec cette douleur qui rongeait mon cœur. Après ma mort, on me confronta avec celui que j'avais tué. Comme je tremblais devant lui ! Mais lui me pardonna. Mais voici mon âme navrée en songeant à ma femme, à mon enfant, marqués de cette flétrissure affreuse, à ma pauvre vieille mère, si pieuse. O mon Dieu ! la route de la pénitence est dure ! Par le sang de ton fils, sois miséricordieux. Miséricorde pour un Esprit dont l'âme est souillée de sang. Oh ! merci Dieu, monarque, bourreau, pour la mort du gibet. »

F... était entouré de beaucoup d'Esprits pendant cette confession, l'un d'eux disait :

Herges. — Dieu me permet de vous raconter ma vie ; vous y verrez la bonté du Très-Haut qui, par la réincarnation, nous donne les meilleurs moyens de pénitence. Il y a de cela quatre cents ans, je fus incarné sur la Terre. J'étais un homme mauvais, cruel. J'ai tué sept personnes. Le dernier meurtre fut le bourgmestre d'une ville ; on m'attrapa et l'on me pendit. Les hommes croient que l'exécution sur le gibet est la pénitence et l'expiation du meurtre, et que Dieu s'en contente. Ecoutez-moi. Après mon exécution terrestre vint le jugement d'outre-tombe. — « Tu as tué sept fois, et sept fois tu seras tué toi-même. » Tel est le verdict. Ce n'est pas ma tâche de vous raconter l'histoire de ma chute, de ma dégradation jusqu'au meurtre, je dois simplement vous conter mon expiation. Un mauvais Esprit ne connaît pas l'amour ; je n'aimais personne, je ne connaissais que la haine, la colère. Mais personne, même le plus mauvais, n'est jamais tout à fait délaissé. Après mon exécution, je trouvai dans le monde des Esprits ma mère ; elle m'aimait, elle voulut délivrer mon âme, mais moi, Esprit indomptable et démoniaque, je revins sur terre et me jetai parmi les combattants, dans les batailles. Ma mère priait toujours. Un Esprit supérieur lui dit : — « Si tu veux sauver son âme, il faut que tu retournes, par amour pour lui, sur la terre, et redevenir sa mère. Il subira la mort du gibet et tu auras beaucoup

à souffrir. » Elle accepta. Cette mère, qui sauva mon âme par son amour, nommons-là Dolorosa.

Voici la liste des meurtres que je commis lors de mon incarnation, il y a quatre cents ans :

1° Comme jeune garçon de treize ans, j'ai étranglé mon camarade, parce qu'il ne voulait pas me donner son épée. J'ai jeté ensuite son cadavre dans le fleuve, et personne ne s'en douta;

2° Etant en Italie comme soldat, j'avais une maîtresse qui me trompait: je la tuai d'un coup de poignard et pris la fuite;

3° Sur le champ de bataille, j'ai tué un chevalier blessé pour lui voler sa chaîne en or;

4° En prenant un bourg d'assaut, j'ai tué une vieille dame pour lui arracher sa cassette de bijoux;

5° Je convoitais la femme d'un autre: j'empoisonnai le vieux mari et pris sa femme qui fut un véritable démon; elle s'enfuit, me volant tous mes bijoux;

6° Ma sixième affaire fut bien plus infâme encore. Je fus un meurtrier payé et je tuai une personne de haut rang;

7° Même crime : on me paya pour tuer le bourgmestre; je fus pris et pendu.

Mais pour sept meurtres commis, n'être pendu qu'une fois c'était peu. Le jugement d'outre-tombe m'infligea sept exécutions, et pour cela il me fallut me réincarner sept fois sur la Terre.

Première pénitence. Dolorosa fut ma mère, elle m'éleva avec la plus grande sollicitude. J'avais un caractère revêche et coléreux; je m'enfuis de la maison pour me joindre à une bande de voleurs. Nous fûmes tous pris, et à l'âge de dix-huit ans, on me pendit. Mon âme tomba alors dans le désespoir, jusqu'au moment où ma mère mourut, à l'âge de soixante ans. Elle vint me consoler.

Deuxième pénitence. Je fus de nouveau réincarné sur la Terre; j'obéis sans conscience, en machine. Dolorosa devint encore ma mère. Dans cette incarnation, je mourus empoisonné par ma maîtresse, et dans des tourments affreux.

Troisième pénitence. Dolorosa étant de nouveau ma mère, elle m'enseigna avec ardeur la religion, les bonnes mœurs; petit à petit, je devins meilleur. Mon expiation, cette fois, fut de mourir sur le champ de bataille, de la même manière que le chevalier que j'avais tué en lui volant sa chaîne d'or.

Quatrième pénitence. Dolorosa, ma mère, eut le plaisir de me voir honnête homme dans cette incarnation. Je mourus comme vieillard, tué par la main des Turcs qui assaillaient notre ville.

Cinquième pénitence. Cette fois Dolorosa fut mon Esprit gardien. J'aimais une jeune fille éperdument. Je l'épousai, mais elle m'empoisonna pour s'enfuir avec son amant.

Sixième pénitence. J'étais royaliste pendant la Révolution française.

J'avais appris à aimer, à croire ! Le dévouement s'était emparé de mon cœur ; je mourus à la guillotine, pour mon roi.

Septième pénitence. Mort honorable sur le champ de bataille, près Novara, sous Radetzky. Cette mort fut comme une récompense pour le meurtrier d'autrefois. Mon âme était pure et sereine.

Me voilà maintenant fort en amour et en reconnaissance envers Dieu, et réuni pour toujours à Dolorosa, mon *Esprit dual.* Si Dieu m'envoie encore sur la Terre, ce sera en guise de récompense, et pour aider aux pauvres pécheurs, que j'aime et qui sont mes frères. Vous voyez, la pénitence est une chose bien longue. J'ai fait pénitence pendant quatre cents ans, pour expiation d'une vie de crimes.

(*á suivre*). Médium : Baronne ADELMA DE VAY.

POUR L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT AUX ÉTATS-UNIS.

Le comité judiciaire de la Chambre Législative a reçu en audience particulière, au mois de janvier de cette année, les membres principaux d'une Commission qui s'est formée aux Etats-Unis dans le but d'obtenir l'abrogation de la loi concernant la peine de mort dans l'Etat du Massaschusets. La société comprend dans son sein un grand nombre de membres parmi les plus éminents et les plus influents de l'Etat, dans l'un et l'autre sexe, et elle est décidée à ne reculer devant aucun sacrifice pour le succès de l'entreprise dont elle a eu la généreuse initiative. Le journal *Le Banner of Light* duquel nous extrayons cette nouvelle, s'associe de tout cœur à cette œuvre civilisatrice et fait appel à tous les spiritualistes des Etats-Unis pour qu'ils apportent leur concours à la promulgation de la nouvelle loi. Plusieurs Etats de l'union sont déjà débarrassés de cette coutume barbare qui n'est plus de notre siècle, et il a été constaté dans ces états une diminution de plus de 50 0/0 dans les meurtres.

Voici, en effet, une occasion sans égale de faire acte de solidarité dans une question qui intéresse non seulement un pays, mais encore toutes les nations du monde. Il n'existe pas de plus grande flétrissure pour la chrétienté, dans l'opinion de tous les grands penseurs spiritualistes, que cette loi cruelle et inique, cette horrible relique des anciennes lois mosaïques, ce spectre de la barbarie qui sanctionne et rend légitime le meurtre pour se venger d'un meurtre et méconnaît les principes sacrés de la loi divine.

A l'appui de cette requête, les arguments que font valoir les spiritualistes américains sont les suivants :

1° Aucun homme, aucune ville, aucune colonie n'a le droit moral de prendre ce qu'il ne peut donner.

2° La mort du coupable ne rendra pas la vie à la victime.

3° La pendaison comme la décapitation n'est qu'un sinistre reflet de la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent.

4° C'est la violation flagrante, absolue du divin commandement : « Tu ne tueras point ».

5° La peine de mort est en opposition directe avec l'enseignement du Christ : « Faire le bien pour le mal et sauver la vie plutôt que de la détruire.

6° C'est ajouter d'ordre et avec préméditation un meurtre à un meurtre commis par la passion.

7° La peine de mort démoralise, car il a été prouvé par le raisonnement qu'elle augmente le nombre des meurtres au lieu de le restreindre.

8° Elle ne tue pas l'homme; elle ne fait que l'arracher de son corps d'une manière contraire à la nature et sans pitié, avant l'âge. En entrant prématurément et contre son gré dans le monde des Esprits, le supplicié restant encore, après sa mort, attaché à la terre, peut inciter les mortels à commettre d'autres meurtres.

Mais, disent les adversaires, comment la société pourra-t-elle obtenir justice et prévenir le retour de semblables forfaits? que faut-il faire des criminels?

Commuer la peine de mort en celle de l'emprisonnement pour la vie en obligeant l'assassin, dans l'enceinte de sa prison, à travailler pour le bien public; lui donner la chance de s'améliorer et de développer son sens moral et traiter comme vous voudriez être traités vous-mêmes dans des circonstances semblables. Et si, après cette discipline d'un grand nombre d'années, il témoigne d'une manière évidente qu'il s'est amendé, qu'il est réellement devenu honnête et digne de confiance, donnez-lui sa liberté. Il est infiniment plus humain et plus en rapport avec les préceptes du Christ de chercher à amender et puis à libérer un coupable que de le tuer.

Les fautes et les crimes, de même que les manifestations de l'esprit de vengeance ne sont que les produits inévitables d'un esprit inférieur ; il y a dans le monde moins de culpabilité que d'ignorance.

Chercher avant tout à instruire les coupables, tel est l'idéal de la morale.

Tous les spirites de France unissent leurs vœux les plus sincères à ceux de leurs confrères de l'Amérique, pour le succès de cette œuvre de civilisation et des progrès.

PROFESSEUR MOUTONNIER.

ARCANA OF NATURE, DE HUDSON TUTTLE

Boston 1859. Deux volumes d'une science et d'une logique profondes ; l'auteur, ou plutôt les auteurs (car les Invisibles réclament la paternité de l'ouvrage), nous conduisent à travers les mystères les plus cachés de la nature. Le premier volume étudie le monde matériel et ses lois. Dans le second volume il est traité des lois qui régissent le monde spirituel.

Nous assistons d'abord en des pages de grande allure à la création des mondes. La vapeur cosmique réunie dans l'univers se concentre sous l'influence de la loi d'attraction. Les atomes se rapprochent et donnent lieu à la matière. Contrairement à l'idée généralement admise qui fait de l'inertie la propriété principale de la matière, les auteurs posent en loi primordiale que le mouvement est son attribut indispensable. En effet, l'apparence seule nous fait croire à l'immobilité de la matière, mais la réflexion a tôt fait de nous prouver l'impossibilité de trouver dans l'univers un seul corps à l'état de repos absolu. Les corps que nous croyons immobiles sont à l'état d'équilibre, c'est-à-dire qu'à leur mouvement est opposé un mouvement de sens contraire et de même intensité qui neutralise le premier. La loi d'attraction régissant du plus petit au plus grand tous les corps de l'univers, il n'en est aucun qui ne soit en mouvement.

Le mouvement neutralisé étant une source de chaleur il en résulte que la condensation des molécules primitives a occasionné une chaleur dont nous ne pouvons nous faire une idée, et que pendant des millions de siècles les phénomènes d'incandescence, de lumière, d'électricité, de mouvement ont tour à tour ou simultanément agité la nébuleuse en formation. Puis l'équilibre s'est fait peu à peu, le mouvement de rotation a pris un sens déterminé. La masse a pris la forme globulaire ; sous l'influence du mouvement de rotation des anneaux de matière se sont formés à l'équateur du système. Ces anneaux se sont brisés, donnant naissance à des planètes, qui à leur tour ont donné naissance à des satellites. Au fur à mesure que le noyau central diminuait de diamètre, d'autres anneaux concentriques aux premiers se formaient donnant naissance à des planètes nouvelles de plus en plus rapprochées du globe central, jusqu'à l'époque actuelle où le soleil reste comme vestige du noyau incandescent avec son cortège de planètes circulant dans la zone des anneaux primitifs.

Sur chaque globe la masse gazeuse devint, le refroidissement aidant, d'abord liquide, puis pâteuse. Une croûte granitique se forma, souvent disloquée par les convulsions intérieures, et lavée par les pluies brûlantes de l'épaisse atmosphère originelle. Battue par les flots de l'océan primitif, elle se désagrégea et donna lieu aux premiers sédiments dans lesquels la vie obscure apparaîtra. Le principe vital répandu dans l'univers triomphe des

éléments dissociateurs. La nature s'essaie à la vie organique. Les premières cellules prennent naissance. Rien n'arrêtera plus l'essor de ce germe infime dont les destinées sont sans limites.

Les diverses couches géologiques nous montrent sa marche ascendante. C'est d'abord le règne des mollusques, des coraux, des encrinites plus minéraux qu'animaux. Puis viennent les poissons et les requins, puis, la terre se découvrant, les sauriens et les reptiles. Puis avec les premières fougères les premiers oiseaux. Avec la variété des climats se développe la variété des espèces. Bien des ébauches sont détruites avant d'arriver au type du mammifère actuel et enfin de l'homme, couronnement transitoire d'un édifice jamais achevé. Telle est à grands traits l'esquisse de l'histoire du monde, confirmation de la théorie révélée par le génie de Laplace.

Avant de passer du règne de la matière à celui de l'Esprit, les auteurs établissent très logiquement celui des impondérables qui sert de transition. Il existe incontestablement une série de faits qui prouvent qu'entre la matière à l'état gazeux et l'esprit le plus subtil doit se trouver une série de substances de plus en plus raffinées qui servent d'intermédiaire.

Qu'est-ce que la lumière, le magnétisme, l'électricité ? Les études les plus récentes démontrent que c'est un état vibratoire d'un agent impondérable. Cet agent est évidemment répandu partout car ces phénomènes se produisent dans toutes les parties de l'univers. Il est matériel, puisqu'il agit sur la matière, et il ne nous paraît impondérable que parce que nos instruments sont trop grossiers pour le mesurer.

Mais quelle que soit sa subtilité, il se manifeste dans certains cas avec les attributs de la matière. La foudre brise le chêne robuste et transporte de lourds objets. Si l'éther n'avait pas une certaine densité le retard subi par les comètes serait inexplicable. S'il n'avait pas une certaine opacité, pendant les nuits profondes le ciel devrait nous paraître comme une voûte lumineuse, car dans l'infini les étoiles sont assez innombrables pour nous sembler contiguës, si un voile matériel n'éteignait pas la lueur des plus éloignées. C'est cet agent dont les différentes modalités occasionnent les manifestations supraphysiques.

Pour en rappeler l'origine M. Tuttle propose de dénommer :

La lumière chromether.

La chaleur, calorether.

L'électricité, électromether.

Le magnétisme, magnétether.

Le fluide vital, zoéther.

de façon à inculquer que ces différents phénomènes ont une cause unique, les vibrations d'un même agent subtil.

C'est encore cet agent qui constitue l'enveloppe des individualités et qui, par ses propriétés spéciales, permet à l'Esprit d'agir sur le monde physique.

Après avoir rappelé plusieurs faits remarquables de sa carrière de voyant et de psychromètre qui ont permis à H. Tuttle d'asseoir son jugement sur la réalité du monde des Esprits, l'auteur termine son intéressant ouvrage par l'étude des relations des Esprits entre eux, telles qu'elles lui ont été dictées par ses guides. Suivant eux, les animaux sont des Esprits aussi bien que les hommes, mais ces Esprits ne sont pas immortels et après la mort ils retournent à la substance universelle. Tuttle nous raconte avoir assisté à ce phénomène et l'avoir constaté de ses yeux de clairvoyant. L'homme lui-même ne serait pas assuré de l'immortalité. Les races inférieures de l'humanité, les individus bas et méchants, dépourvus de toute spiritualité, seraient à la mort entièrement dissociés comme les animaux, et perdraient leur individualité, tandis que leurs éléments spirituels seraient absorbés pour la formation d'autres Esprits, qui naîtraient ainsi dans un état d'affinement relatif.

Si d'autres Esprits, disent les guides de H. Tuttle, ont enseigné une doctrine différente, cela provient de leur infériorité. L'Esprit ne peut voir que l'Esprit, et ne voit pas le corps physique. Il est donc compréhensible que des désincarnés encore attachés à la terre, et voyant l'esprit des animaux qui y habitent, sans voir leur corps physique, aient pu croire à l'existence d'Esprits animaux hors du corps. De là est venue la doctrine de l'existence indépendante de l'âme des animaux.

Nous laissons bien entendu à H. Tuttle toute la responsabilité de cette théorie qui ne paraît pas résister à la moindre discussion, et prouve une fois de plus que les théories s'échafaudent dans le monde des Esprits, aussi bien que dans le nôtre, et que la constatation de faits de l'ordre spirituel et que nous serions portés à croire facile pour les Esprits, présente pour eux autant de difficultés que pour nous, et donne lieu à des opinions contradictoires inattendues, qui doivent nous mettre en garde contre la sûreté des prétendues révélations.

G. B.

« THE CHRIST QUESTION SETTLED »

(*La question du Christ décidée*, par J. PEEBLES

Il était destiné à notre siècle de négation de nier la personnalité la plus éclatante qui fut jamais, celle du Christ. Il est d'ailleurs parfaitement logique que les prétendus esprits forts qui considèrent l'idée de Dieu et celle de l'âme comme des hypothèses inutiles, cherchent à renverser celui qui nous les enseigna, quitte à détruire en même temps sa grande pensée : « Aimez-vous les uns les autres. »

Le matérialisme poursuit son œuvre malsaine. C'est pourquoi le spiritua-

lisme se dresse à l'heure voulue devant lui et lui dit : « Tu n'iras pas plus loin. »

Il était réservé au plus vieux lutteur des principes spiritualistes, au vénérable Dr Peebles, de prononcer ces mots, car l'œuvre que nous venons de lire n'en est que la paraphrase.

Diverses théories se font jour, expliquant ou prétendant expliquer comment le christianisme a pris naissance sous le Christ.

Suivant les uns, la vie du Christ est une sorte de légende à l'usage du peuple, créée par les prêtres, héritiers des traditions persanes et égyptiennes, pour voiler un enseignement ésotérique d'ordre astronomique : le cours du soleil. Jésus serait le soleil, dont la naissance coïncide avec le retour de cet astre dans notre hémisphère, tandis que les douze apôtres ne sont autres que les douze signes du Zodiaque.

Pour d'autres qui rapprochent la vie et les leçons du Christ de celles d'autres prophètes plus anciens, les fondateurs du christianisme instruits des religions de l'Inde auraient attribué au Christos grec les actions de Cakya-Mouni et de Krishna. L'apôtre Saint Jean serait le principal auteur de cette substitution.

Pour d'autres enfin, le personnage du Christ serait né dans la cervelle des moines occidentaux du quatrième siécle, résumant et rassemblant sur une seule tête l'ensemble des idées grecques du Logos de Platon, des rêveries des gnostiques alexandrins et du monothéïsme juif.

Que Jésus de Nazareth ait existé à l'époque assignée par la tradition, qu'il ait prêché sa doctrine de charité et d'amour, qu'il ait été crucifié par les Romains excités par les Pharisiens juifs, et qu'il ait apparu après sa mort à ses disciples qui propagèrent ce prodige et sa doctrine, voilà ce que le Dr Peebles démontre incontestablement dans son beau livre.

Les preuves de l'existence personnelle de Jésus de Nazareth découlent des sources suivantes :

1° Les chrétiens ;

2° Les juifs ;

3° Les païens ;

4° La révélation actuelle des Esprits.

1° *Les chrétiens.* L'authenticité des épitres de saint Paul et de saint Jean n'a jamais été mise en doute. Or saint Jean a reposé sa tête sur le sein de Jésus ; Polycarpe dont le tombeau se voit à Smyrne était disciple de saint Jean; Irenée, évêque de Lyon, le fut à son tour de Polycarpe et par une suite non interrompue d'évêques, la tradition a été transmise jusqu'à nos jours. Le même fait s'est produit dans toutes les villes de la chrétienté sans avoir soulevé des discussions pendant dix-huit siècles.

Il est difficile d'admettre que les premiers martyrs, saint Pierre, saint Paul, les apôtres qui avaient pu connaître le Christ, aient donné leur vie, ce qui n'est pas contesté, pour l'amour d'une simple légende.

2° *Les juifs.* Pendant tous les siècles de croyance, les juifs furent persécutés en horreur du crime que leurs pères avaient commis. Il s'en défendaient en traitant Jésus de fou, d'ambitieux, d'anarchiste, d'imposteur. Pourquoi ne se bornaient-ils pas à dire que Jésus était un mythe et que personne ne peut être poursuivi pour avoir crucifié un mythe. Loin de là, le Talmud contient de nombreux passages où il est parlé en termes très clairs des mouvements populaires excités par les prédications de Jésus de Nazareth et du supplice qui y mit fin.

3° *Les païens.* De nombreux passages des auteurs latins de l'époque y font allusion, particulièrement Suétone, Tacite, Pline-le-Jeune, etc. Des empereurs romains lui élevèrent des statues et l'admirent au nom des dieux de l'empire, tels Tibère, Julien, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, etc.

4° Le Dr Peebles, au cours de son long apostolat, a eu l'occasion de voir et de questionner plus de 3.000 médiums. Plusieurs centaines à qui des esprits d'ordre supérieur étaient attribués comme guides, ont été interrogés sur l'existence de Jésus de Nazareth. Les uns disent l'avoir vu de leurs yeux et s'être entretenu avec lui. Ils l'appellent généralement « la splendeur de la justice » et reconnaissent qu'aucun esprit n'est plus parfait et ne lui est supérieur. Les autres disent ne pouvoir le voir parce que leur sphère est trop inférieure à la sienne, mais ne contestent pas son existence qui leur est enseignée par leurs guides.

Le professeur Denton est arrivé par la psychométrie à faire retracer à sa femme les scènes principales de la passion.

L'ouvrage du Dr Peebles, très documenté, a sa place indiquée dans la bibliothèque de tout spiritualiste.

G. B.

MATÉRIALISATIONS EN AMERIQUE

Extrait du « *Light of Truth* » du 20 mai 1899.

Permettez-moi de profiter des colonnes de votre estimable journal pour rapporter quelques-uns des faits qui se produisent par la médiumnité d'une personne que l'on a calomniée, Mme Elsie Reynolds.

J'avais lu l'exposé des séances auxquelles avait assisté à Portland (Ore.), un ministre et 10 ou 15 de ses collègues, et j'avais conclu aussitôt à l'imposture.

Il y a quelques jours je vis l'annonce de Mme Reynolds dans les journaux de Settale, et je me dis que je donnerai bien un dollar pour voir une fraude authentique, et une personne assez habile pour tromper depuis vingt ans des milliers de gens intelligents.

J'allai donc à la séance en compagnie de ma femme, et j'y trouvai 42 spec-

tateurs réunis. Dire que je fus surpris de ce qui se passa serait bien faible. Ce que je peux dire de mieux c'est qu'il n'y avait dans l'assistance pas plus de cinq personnes connues du médium, et pourtant 20 noms furent donnés, d'Esprits parfaitement reconnaissables ; au moins 15 personnes furent appelées au cabinet pour voir leurs amis, et je fus de ce nombre.

Mon intérêt était excité. J'allai aux séances de Mme Reynolds à mainte et mainte reprise, et chaque fois je revenais plus intéressé. Enfin j'invitai cette dame à me donner une séance privée, chez moi, avec un petit nombre de mes amis. Elle vint seule. Je construisis un cabinet à mon idée. Mme Reynolds s'assit en dehors du cabinet, et, avant qu'elle y fut entrée, je comptai 23 formes d'hommes, de femmes et d'enfants qui en sortirent et nous permirent de les approcher et de leur parler. Deux ou trois formes se montraient à la fois.

L'éclairage était suffisant pour que je puisse voir les aiguilles et les chiffres à ma montre.

Le médium était encore assis à la vue de tous quand une forme féminine, portant un enfant matérialisé parut derrière les spectateurs, traversa l'assistance, et s'arrêtant à six pieds du cabinet, s'enfonça lentement dans le plancher et disparut à l'exception de la tête.

M. Monroc (le guide du médium) se fit entendre du cabinet et dit : « Posez vos mains doucement sur sa tête. » Chacun de nous le fit, et pendant que nos mains étaient placées de la sorte, cette tête cessa de se manifester à notre vue et à notre toucher, et nous nous rassîmes nous regardant les uns les autres dans les yeux, en proie à la plus complète stupéfaction. Nous n'étions pas revenus de notre surprise qu'une voix parlant au-dessus de nos têtes nous dit : « Adieu. » Levant les yeux, nous vîmes la même forme tenant l'enfant dans ses bras. Elle flottait près du plafond, se dirigea en flottant ainsi vers le cabinet, y descendit et disparut derrière les rideaux. Puis elle ouvrit les rideaux, s'avança en dehors, posa le bébé sur les genoux du médium et disparut.

Mais le plus étonnant phénomène fut celui qui suivit. Nous n'avions pas vu le médium quitter son siège et entrer dans le cabinet que M. Monroc, parlant encore du cabinet, nous dit : « Regardez en haut et derrière vous, mais joignez-les mains et ne parlez pas. » Nous fîmes ainsi, et ce que je vis me saisit au point de susprendre les mouvements du cœur. Pressée contre le plafond et comme attachée en cet endroit se trouvait le médium, vêtue de blanc. En moins de temps que je ne peux le dire, elle descendit lentement et s'arrêta droit devant nous. Elle pleurait amèrement. En moins de 10 secondes ses vêtements, de blancs, étaient devenus noirs.

A-t-on dématérialisé le médium, et qu'était cela ? De plus savants que moi résoudront ce mystère. Je ne suis pas assez familiarisé avec ce sujet. Tout ce que je sais c'est que Mme Raynolds n'avait aucun moyen d'introduire quelqu'un dans la maison. Je sais que nous l'avons vue en même

temps que les formes, pendant que M. Monroc et Effa, ses guides, parlaient et donnaient des instructions du cabinet. En réalité nous n'avons pas eu de preuves de l'existence de nos amis morts. J'étais trop étonné pour penser à des preuves après avoir vu cet étrange phénomène.

Je demande maintenant à toute personne intelligente pourquoi Mme Reynolds, avec son pouvoir, aurait recours à la fraude, et pourquoi, si par un moyen quelconque elle peut exécuter des choses pareilles, elle est assez folle pour donner des séances à 25, 30 ou 40 personnes par soirée, quand elle pourrait louer un théâtre et faire aussi facilement 1000 dollars par nuit avec la protection de la police. Est-il étonnant que les ministres s'alarment en voyant leurs fidèles remplir la chambre de cette dame à raison de 1 dollar par tête et pensent à leurs banquettes vides ? Est-il étonnant qu'ils aient recours à des moyens clandestins pour combattre dans l'intérêt de leur garde-manger?

A vous pour la justice.

JOHN BAKER.
J. W. BAKER.
J. HULLTREN.
H. MILLER.

Seattle, Wash.

SMITHSONIAN INSTITUTION

Rapport annuel.

Il est de mode, en ce moment, d'affirmer que les communications dites spirites, ayant leur source dans le cerveau des opérateurs, ne peuvent en aucun cas dépasser les capacités de ces cerveaux, ni refléter autre chose que l'état des connaissances acquises à l'époque où ces communications ont eu lieu. Il en résulterait que, dans aucune œuvre attribuée aux Esprits, on ne pourrait trouver une idée neuve, anticipant sur le temps, et de nature à faire progresser la science.

Eh bien ! nous croyons que c'est une erreur, provenant soit du parti pris de vouloir ignorer, soit de la façon superficielle dont les recherches ont été poursuivies. Si l'on élague quantités de communications banales et souvent même extravagantes, il restera, à l'examen attentif, suffisamment de matériaux de nature prophétique, pour forcer l'investigateur de bonne foi à convenir qu'à plusieurs reprises, l'esprit humain s'est trouvé en contact avec une intelligence plus avancée et plus perspicace que la sienne.

Ces réflexions nous viennent à la lecture du rapport de la *Smithsonian Institution*, pour l'année écoulée. On sait que cette institution savante, dont le siège est à Washington, est à peu près l'équivalent, pour les Etats-Unis, de notre Académie des sciences et que, chaque année, elle passe en revue

les événements les plus notables qui ont attiré l'attention du monde scientifique.

En lisant l'ensemble si remarquable de ses travaux, et en examinant les principes qui tendent à se généraliser dans la science de nos jours, nous ne pouvons nous empêcher de faire un retour sur le passé, et de constater que ce sont tout simplement les idées spirites contenues dans les ouvrages de la première heure : *The great Harmonia*, de A. Jackson Davis ; *Arcana of Nature* de Hudson Tuttle ; Allan Kardec, etc., qui, rajeunis et revêtus d'une nouvelle couverture, sont en train d'acquérir droit de cité.

C'est l'unité de la matière, c'est le fluide universel, c'est l'état vibratoire de l'éther donnant naissance aux variétés innombrables de la matière et aux phénomènes qui la modifient sans cesse ; tout cela est admis, classé, et sert de point de départ pour de nouvelles découvertes.

Notons le rapport lu à la Société chimique américaine, par *H. Carrington Bolton*, le 1er octobre 1897, qui examine la situation faite à la chimie, par le renouvellement des idées alchimiques moins extravagantes qu'on n'affectait de le croire. Il y passe en revue les diverses sociétés de sciences occultes, et constate l'impulsion donnée aux études psychiques, par des ouvrages tels que l'*Extériorisation de la Motricité*, du colonel de Rochas, et les sections hermétiques, magnétiques et spirites, de l'Université des hautes études. Un bon point au savant américain.

Voici, ensuite un travail intéressant de G. H. Darwin, sur le phénomène des marées, qui réédite, à vingt-cinq ans de distance, des communications d'esprits. C'est, dans *Hudson Tuttle*, je crois, que j'ai vu traiter cette question de l'influence retardatrice des marées sur les mouvements des planètes et des satellites. Le raisonnement général me semble le même.

La science actuelle s'est bornée à pousser plus loin les calculs et à établir que le nombre des rotations de la terre, allant en diminuant, plus rapidement que celui des révolutions lunaires, il arrivera une époque où, le mois, d'une durée de 37 de nos jours actuels, ne comprendra plus que 18 rotations diurnes.

A signaler aussi, un travail fort curieux du célèbre William Crookes, sur les diamants, leur conversion en graphite, à la température de 3600° ctg., et la théorie de la fabrication artificielle du diamant. Le diamant est, comme l'on sait, du carbone pur, mais cette substance ne cristallise qu'en présence du fer à une haute température et sous une forte pression. Il faudrait, pratiquement, que ce gaz fût enfermé dans des masses de fer, fondu à 4000° ctg., soumis à une pression de 2320 atmosphères, soit 15 tonnes par pouce carré. (Cette pression n'est pas impossible à réaliser puisque sir Frederick Abel obtient des pressions de 95 tonnes par pouce carré dans des cylindres d'acier fondu).

De ce qui précède, il est facile d'entrevoir, de quelle façon le diamant se serait formé au sein de la terre ; mais, le monde savant, paraît disposé à

adopter, pour expliquer sa présence, une théorie nouvelle, rejetée tout d'abord à cause de sa singularité, mais à qui, des faits répétés, ont donné la sanction de l'évidence.

Ce serait au cœur des météorites que se formerait cette pierre précieuse et l'action des siècles sur la rouille libérerait le diamant. Beaucoup de preuves de cette théorie ont été données. La confirmation la plus récente, et la plus éclatante vient de l'Arisona.

Au milieu d'un champ d'éclatement de météorites célèbres, couvrant plusieurs milles, le Dr Foote a choisi un fragment connu, sous le nom de *Canyon Diablo*, l'a sectionné, et y a trouvé le diamant à tous les degrés de formation, depuis le graphite, jusqu'au cristal parfait.

Ceci nous écarte de notre thèse, nous y revenons, pour inviter les spirites qui auraient connaissance de communications scientifiques, à y rechercher les germes d'idées nouvelles, anticipant sur les connaissances de leur époque, ou de celles plus anciennes, auxquelles les découvertes récentes auraient apportées la confirmation de l'expérience.

Notre conviction est que là, aussi, le diamant est souvent enfermé dans une gangue dure et épaisse, et que cette pierre nous vient du ciel.

G. BÉRA.

REVUE DE LA PRESSE SPIRITUALISTE

En réponse à l'ouvrage de M. W. E. Robinson, *Spirit Writing*, dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer que toutes les communications par l'écriture directe, obtenues si communément en Amérique, sont le résultat de la fraude des médiums, le *Progressive Thinker* du 18 mars dernier reproduit sous la signature Ch. P. Cocks de Brooklyn, le récit suivant :

« L'écrivain de cet article peut citer un exemple parmi beaucoup d'autres par lequel les explications fournies par M. Robinson sont sans aucune portée. Ce jour-là j'allai voir un médium public bien connu, avec l'intention d'obtenir de l'écriture directe sur ardoise.

Le médium me soumit une paire d'ardoises propres. Au lieu de les prendre, je tirai de ma poche un petit carnet ardoisé, marqué par moi et contenant deux ou trois feuilles. Je demandai à cette dame si elle pensait que les esprits voudraient écrire dessus, parce que je préférai cela si c'était possible. « Essayons », me répondit-elle, et elle me dit de placer mon carnet entre les autres ardoises.

« Je le fis et les entourai d'un lien de caoutchouc. Le paquet reposait sur la table en pleine lumière et ne quitta pas cette place. Mes mains restèrent dessus et le médium ne fit que toucher le bord avec ses doigts. Quelques minutes après elle me demanda d'ouvrir le paquet, ce que je fis, et je trouvai quatre pages de mon carnet ardoisé couvertes de messages écrits en couleur.

« Ils étaient signés du nom de plusieurs de mes amis ou connaissances. L'un d'eux était une jolie petite communication en lettres d'or entourée d'une guirlande de marguerites également dorée.

« Je l'ai conservée dans ma collection de choix et je ne m'en séparerai pour aucun motif. Après cette manifestation, d'autres écritures furent reçues sur les autres ardoises. Elles portaient la preuve certaine de leur authenticité et ne sauraient en aucune façon être attribuées à la théorie des messages préparés, des encres invisibles, des plaques mobiles, des trappes aboutissant à la cave, d'écritures avec le pied ou autres trucs de prestidigitateur.

« Les spirites comprennent et apprécient la valeur des communications qu'ils reçoivent des intelligences désincarnées, et ils ne peuvent être trompés sur le fait de la communion des âmes entre mortels et immortels. Cette vérité se trouve dans les lignes significatives que j'ai reçues d'un de mes meilleurs amis de retour parmi nous.

« Je suis loin de vous et pourtant tout près, absent et présent dans l'espace d'une pensée, invisible et réel et tangible, mort et vivant. Notre existence pour vous est double et notre vie est un mystère : oui, toute vie, celle de la terre et celle de l'espace sont également mystérieuses, et ce sera un problème éternellement indéchiffrable.

« Que je suis heureux de pouvoir venir ainsi près de vous et de vous révéler ma présence ! »

Notre confrère Edmond Potonié-Pierre vient de faire éditer un petit volume de 120 pages (1 fr. et 1 fr. 20, franco par la porte) intitulé :

HISTORIQUE DU MOUVEMENT PACIFIQUE

On trouve ce volume au *Bureau français de la Paix* (bureau de l'*Indépendance belge*), 6, rue Favart, à Paris, in-8, de 120 pages, 1 fr., bon à propager.

Pour l'envoi franco du volume, s'adresser à E. Potonié, à Fontenay-sous-Bois, près Paris (timbres ou mandats). Nous recommandons cette œuvre d'un vaillant esprit.

ANNIVERSAIRE D'EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE

Nous avons assisté à cet anniversaire, avec les très nombreux amis de la bonne Eugénie ; nous y avons parlé de la chère morte, avec notre cœur. M. Potonié nous prie d'insérer le sonnet suivant, du très estimé M. Camille Chaigneau.

A Edmond Potonié-Pierre.

C'est ici qu'une flamme à la haute spirale
Emporta vers l'azur ses atomes de chair,
Tandis que tout l'esprit vivant de l'être cher
Refleurissait dans sa beauté de Forme astrale.

Brûlant bière et linceul et prison sépulcrale,
Toujours âme planante et libre comme l'air,
Elle a conquis, dans un bondissement d'éclair,
Les plus hauts cieux de l'Humanité intégrale.

Et pourtant elle est là, vers vous, comme autrefois,
Fondue en vos regards, parlant en votre voix,
Elle est tout près, malgré l'éclipse qui la voile ;

Et je revois (l'amour est tout, la mort n'est rien),
En vos deux fronts, unis sous une même étoile,
Le symbole immortel du *couple-citoyen*!

(Columbarium du Père-Lachaise, 12 juin 1899).

J. Cam. Chaigneau.

Mme Sausse, née Clotilde Sylvestre, épouse de notre F. E. S. Henri Sausse, est décédée à Lyon, le 26 juillet 1899. Toutes nos sympathies à ce frère et à sa famille. Que la chère disparue les console. Cette absente est présente pour les spirites

---

Désincarnation de M, Etienne-Adolphe-Henri Carlin, à l'âge de 3 ans, à Paris, le 23 juillet 1899; à cet ancien chef de groupe, à notre sœur, sa veuve, la meilleure et la plus fraternelle pensée.

Le Seithel, de Freiburg-Baden, relate ce qui suit : La femme d'un tailleur de cette ville est morte de consomption, laissant un fils âgé de deux ans.

Après l'enterrement, on entendait, dans sa maison, des pas, semblables à ceux d'une personne qui marcherait doucement; on voyait s'ouvrir et se fermer les portes, sans qu'elles soient touchées.

Au bout de quatre semaines, l'enfant tomba très malade et peu de temps avant de mourir, on vit s'ouvrir d'elle-même la porte de la chambre de l'enfant; ce dernier se mit à dire :

« Maman, maman? » La porte se referma, et l'enfant avait cessé de vivre.

Light du 29 juillet.

CONVICTION N'EST PAS CRÉDULITÉ

Dans le numéro du *Light* du 13 mai 1899, le Dr Hodgson, si connu pour son éclatante conversion au spiritualisme, donne à ses nouveaux coreligionnaires un exemple que nous voudrions voir plus souvent suivi. Il s'attache à faire comprendre que conviction n'est pas crédulité, et que le premier devoir de quiconque a trouvé la vérité consiste à la préserver jalousement de tout contact compromettant avec l'erreur. Si les spiritualistes avaient toujours agi ainsi, le progrès eût marché, sinon plus rapidement du moins plus sûrement, et la naïveté parfois trop grande de quelques-uns n'aurait pas donné prise si facile aux railleries à peines exagérées de nos adversaires.

On sait que le Dr Hodgson, après s'être fait un devoir de démasquer les médiums, qui dans son opinion étaient tous d'habiles imposteurs, a trouvé

son chemin de Damas en présence de la médiumnité incontestable de Mme Piper.

Plus que jamais il persiste à croire que les faux médiums sont un fléau, non plus parce qu'ils servent à propager une erreur funeste, mais parce qu'ils empêchent de voir la vérité, que les ignorants sont portés à confondre avec l'erreur à laquelle elle est trop souvent mêlée, confusion dont nos adversaires savent tirer un habile parti.

Tout le monde sent que si nous ne voulons pas être accusés de complicité, c'est de nos propres mains que nous devons arracher au mensonge son masque de fourberie.

On sait que la médiumnité des sœur Bangs a été fort discutée, et il est utile de le rappeler au moment où il avait été question de les faire venir à Paris. On ne saurait qu'approuver qu'on se soit ravisé. Des faits qui ne sont pas encore éloignés des mémoires ont assez prouvé que les médiums américains ne sont pas heureux quand ils essaient de tromper le public français.

Quoi qu'il en soit le Dr Hodgson maintient énergiquement ses dires au sujet des sœurs Bangs, malgré l'opinion de *Questor Vitæ*. Ce n'est pas une seule fois et par le colonel Bundy qu'elles auraient été prises en flagrant délit de fraude, mais bien trois fois, ce qui accuse vraiment des habitudes autorisant tous les soupçons.

Traduites devant les tribunaux pour tromperies, elles ont voulu prétendre que le tribunal leur avait donné raison et ont rendu leur acquittement public. Elles ont omis dans leur circulaire d'indiquer sur quoi leur acquittement avait été basé, et c'est ce que le Dr Hodgson tient à dévoiler comme une nouvelle manœuvre de nature à égarer l'opinion. Le jugement porte que personne n'étant assez naïf pour croire que les esprits des morts puissent apparaître à volonté, toutes les personnes présentes aux séances des sœurs Bangs devaient parfaitement savoir qu'on ne pouvait leur montrer que des illusions plus ou moins habilement présentées et que le fait de les avoir saisies, affublées de perruques et de costumes de nature à simuler des fantômes, n'établit pas plus leur culpabilité que le fait pour les acteurs de se travestir dans les personnages qu'ils représentent.

Pour nous, nous avons donc à retenir jusqu'à preuve du contraire, que les sœurs Bangs donnent des représentations semblables à celles de tous les faiseurs de tours, mais qui n'ont rien à voir avec nos croyances sur le retour de nos amis disparus.

Ajoutons qu'elles ont été saisies également dans une séance d'écriture directe sur ardoise, en train de substituer une ardoise préparée à celle qui avait été reconnue nette et intacte.

Remercions donc le Dr Hodgson de l'œuvre saine qu'il accomplit, rendons toute fraude impossible en dévoilant les noms des fraudeurs et leurs procédés malhonnêtes, et ce ne sera pas un mince service rendu à la grande et sainte cause du spiritualisme.

G. B.

LE BIEN A L'AIDE D'AUTOGRAPHES

Monsieur Leymarie : 21 *juillet* 1899. — Je vous soumet un projet de Société pour le soulagement de la misère.

Cette Société ne serait composée que des membres bienfaiteurs, hommes ou femmes connus dans la science, l'armée, la littérature, les arts, la politique, etc.

Il n'y aurait aucune cotisation à payer, toutes les fonctions seraient gratuites.

Chaque membre s'engagerait à fournir, en nombre illimité, les autographes de son écriture qui lui seraient demandés.

Ces autographes, sans exception, seraient vendus aux amateurs qui en feraient la demande ; les bénéfices qui en résulteraient serviraient à secourir les malheureux.

Il serait fait un tarif, basé sur les prix actuels ; les autographes ne pourraient, sous quelque prétexte que ce soit (à moins cependant d'autorisation expresse et écrite de l'auteur), être vendus à un prix moins élevé, afin d'éviter aux membres un travail considérable pour la confection des dits autographes et aussi pour conserver leur valeur.

La Société recevrait les dons d'autographes rares, anciens et modernes, de toutes personnes qui voudrait s'intéresser à son projet.

Les sociétaires s'engageraient à faire connaître la Société et à augmenter ses membres.

Il pourrait être établi plusieurs catégories d'autographes, par exemple :

Sur carte de visite, sur lettre, sur photographie. — Avec un tarif spécial, naturellement.

Cette société aurait ce double but : être utile aux collectionneurs souvent fort embarrassés pour trouver un autographe déterminé et surtout, d'être secourable aux misères respectables et modestes.

A mon estime, personne ne se refuserait de seconder une Société semblable et les recettes seraient assez belles.

Si mon idée est réalisable, veuillez la lancer, je vous prie ; puisse-t-elle faire son chemin.

Avec mes sentiments distingués, et dévoués.

R. JÉZÉGABEL.
16, rue Rodier, Paris.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ, 6 *volumes en vente*, publiés sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIXe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les six premiers volumes du *Dictionnaire encyclopédique universel illustré* sont en vente. Ils renferment les lettres A-B-C-D-E-F-G-H-I-J-K-L-M-N-O. Ils contiennent des articles suffisamment étendus, d'une extrême simplicité, d'une clarté et d'une précision parfaites, et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place toute marquée dans toutes les bibliothèques, même dans celles qui contiennent des encyclopédies plus importantes ; tous, savants, hommes du monde, étudiants, industriels, négociants, artisans, etc., s'en serviront utilement, soit pour apprendre, soit pour se remettre en mémoire toutes les matières qui les intéressent ou qu'ils sont appelés journellement à traiter.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Charité-Humilité, par J. F. — Réfutation des assertions de M. Flammarion, par Léon Denis; réponse de C. Flammarion (*Eclair*, 7 juillet et autres journaux). — Le Spiritisme et la Presse. — Qu'est-ce que le spiritisme? sermon de Pâques du Révérend Minot J. Savage (traduit du *Light*, par L. Gardy). — L'un vaut l'autre, par J. F. — La Fable des chenilles, par J. F.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — Théorie de l'extériorisation, de l'autosuggestion et de la suggestion, par Ch. Fritz. — Les problèmes psychiques de l'inconnu de C. Flammarion. — Douze adhésions de savants investigateurs à l'existence de l'au-delà, par G. Béra (*Revue spirite*). — Un spectre à la Chambre des communes.

Le Phare de Normandie (Rouen). — L'Evolution de l'âme, par A. la Beaucie. — C. Flammarion et le spiritisme, par Demophile. — Une voix prophétique, par A. R. — Voix de l'Au-delà.

La paix universelle (Lyon). — Le spiritisme n'est pas mort (à propos de l'affaire C. Flammarion), par A. B. — A propos du « Questionnaire d'identité » demandé par M. Bouvéry. — Lettre signée Brunia, au sujet de l'article absurde de Gaston Méry, dans l'*Echo du Merveilleux* « Débacle du spiritisme ». — Lettre à M. Aug. Vodoz, par J. C. Chaigneau, au sujet du Congrès de l'Humanité. — Vie ésotérique de Jésus de Nazareth, fragments, par X.

Le Progrès spirite (Paris). — Le spiritisme et la presse, par A. Laurent de Faget.

La Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Le progrès du spiritisme, par G. Delanne. — Les joyeusetés de la villa Carmen (suite), par Mme la Gle C. Noel. — Ecriture automatique, par le Dr Dusart. — Moins 10, relation par Mme R. Noeggerath. — L'Identité des Esprits, par Ch. Howel. — Nouveau recueil d'observations, par le Dr Audais. — La Faillite des religions, par P. Grendel.

Le spiritualisme moderne (Paris). — L'éducation nécessaire, par Beaudelot. — Quelques hypothèses sur l'origine des êtres, d'après les enseignements occultes, par F. Hardeley — Le spiritualisme au point de vue scientifique, par le pasteur B. — Voix de l'au-delà : à des parents qui viennent de perdre leur enfant; L'averse ne dure qu'un instant; Le chant du bienheureux, par J. B. D. — Appels d'outre-tombe, par Carita. — L'Idéal, par Hartmann, par M. de Komar.

Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). — La vraie lumière, par Max Théon. — Le Féminisme, ma façon de voir, par O. de Bézobrazow. — Recherches physiologiques. — Mouvement spiritualiste.

Revue théosophique française; *Le Lotus bleu* (Paris). — L'idée théosophique, par A. Besant. — Le Credo chrétien, par W. Leadbeater. — La réincarnation, par A. Besant. — Dieu, l'univers et l'homme, par le Dr Pascal. — Cosmogenèse du Sourya Siddhanta, par Ramanoja Charri. — Incidents de la vie du Comte de Saint-Germain, par Isabel Cooper Oakley. — Demandes et réponses. — Echos du monde théosophique, par P. Gillard.

L'Echo du merveilleux (Paris). — Vox populi, vox dei, par G. Méry. — Le commandant Marchand et les prophètes, par G. Méry. — La seconde âme, par Paul Adam. — Les Ombres des Ombres, par M. de la R. — Un cas de télépathie, par de G. — Suite des prédictions de Mlle Couédon. — Pierres et talismans. — L'extatique de Kaltern (suite), par l'abbé Nicolas.

Revue des revues (Paris, 12, avenue de l'Opéra) : de Jules Bois, psychologie et enseignement des grimoires; 9 gravures, figures cabalistiques des grimoires.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.